

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8<sup>ME</sup> ANNÉE, No 414—SAMEDI, 9 AVRIL 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES TROUBLES DE BERLIN. — L'EMPEREUR GUILLAUME TRAVERSANT LE GROUPE DES MANIFESTANTS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 AVRIL 1892

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Un rêve par Wilfrid.—Un autre feuilleton.—Poésie : Silence, par Charles Fuster.—Le supplice d'Antar, par Jules Gros.—Les écrivains de toutes les littératures : Robert Burns, par Ralph T.—Notes et faits.—Nécrologie : L'abbé Léon Provancher, par Germain Beaulieu.—Chronique : Boutade, par Gilberte.—Carnet du Monde Illustré, par J. St.-E.—Nos gravures.—Nos primes : Liste des numéros gagnants.—Poésie : La clochette, par Albert Ferland.—Bibliographie, par J.-B. Chatrian.—Sous la mer : Les impressions d'un plongeur.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Mlle de Kerven (suite).—Choses et autres.—Problèmes de Dames et d'Echecs.

GRAVURE.—Les troubles de Berlin : L'empereur Guillaume traversant le groupe des manifestants.—Portrait de M. l'abbé Provancher.—Portrait de Robert Burns.—La France au Dahomey : Un autel au Fétiches ; les tirailleurs aoussas.—Beaux-arts : "rien qu'un encore, petite sœur."—Gravure du feuilleton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## UN AUTRE FEUILLETON

Avec le premier numéro de sa dixième année, le 7 mai prochain, le MONDE ILLUSTRÉ commença la publication d'un nouveau roman-feuilleton. Ce récit, dramatique et émouvant, dû à l'une des plus magiques plumes de la littérature française actuelle, fera sensation.



On nous enseigne au collège, en chimie, que le tournesol, incolore par lui-même, passe au bleu quand il est exposé à l'air ; qu'il rougit au contact des acides et qu'il revient au bleu sous l'action des bases.

Ne vous semble-t-il pas que ces métamorphoses chimiques ont leur pendant dans l'humanité, et que l'homme en général et le Canadien en particulier tient beaucoup du tournesol ?

Depuis vingt-cinq ans, combien de fois l'action d'une base ou d'un acide a-t-elle fait passer des électeurs du bleu au rouge ou du rouge au bleu ?

Cela se passe un peu ainsi dans tous les pays, me direz-vous avec raison, mais ce que je voudrais bien connaître, c'est la nature vraie de l'acide ou de la base qui agit d'une manière aussi énergique

sur l'homme-tournesol, pour opérer chez lui une modification moléculaire si intense.

Cette action est tellement indévinable qu'elle produit même ses effets sur l'être étranger, spécial, anormal, privé de droits politiques et que l'on nomme employé.

J'en ai bien vu souvent, bleus hier, rouges aujourd'hui, ou *vice versa*, changer ainsi de couleur, sans autre cause apparente que le changement de direction imprimé à la girouette par le vent électoral.

Et ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les explications qu'ils donnent à l'appui de cette conversion, bien qu'on ne leur en demande point.

—Il est vrai que mon père avait des idées azurées, mais mon oncle a toujours tant aimé les roses ! Etc., etc.

\* \* Oh ! qu'elle est toujours vraie la fable de *La Chauve-Souris et les deux Belettes*, du bon Lafontaine, et qu'elle est bien à sa place en tous temps :

Une chauve-souris donna tête baissée  
Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,  
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée  
Pour la dévorer s'accourut.

Quoi ! vous osez, dit-elle à mes yeux vous produire,  
Après que votre race a tâché de me nuire !  
N'êtes vous pas souris ? Parlez sans fiction,  
Oui, vous l'êtes, ou je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi, dit la pauvrete,  
Ce n'est pas ma profession  
Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles,  
Grâce à l'auteur de l'univers.

Je suis oiseau : voyez mes ailes :  
Vive la gent qui fend les airs !  
Sa raison plut, et sembla bonne.  
Elle fait si bien qu'on lui donne  
Liberté de se retirer.  
Deux jours après, notre étourdie  
Aveuglément se va fourrer :

Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.  
La voilà derechef en danger de sa vie.  
La dame du logis avec son long museau  
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :  
Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.  
Je suis souris, vivent les rats !  
Jupiter confonde les chats !  
Par cette adroite répartie  
Elle sau a deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe changeants,  
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.  
Le sage dit, selon les gens :  
Vive le rot ! vive la ligue !

Lafontaine a-t-il bien raison et la morale de sa fable est-elle bien juste ? Je ne le crois pas, mais je reconnais qu'elle est très pratique... et très pratiquée par nombre d'employés et autre gens.

Pourquoi ?

\* \* Parce que le pauvre diable d'employé sait bien que plus d'un convoite sa position, et que, complètement rouillé par un métier de rond de cuir, il n'est plus en état de recommencer la lutte pour le morceau de pain.

Il a peur, et l'on sait que la peur est mauvaise conseillère ; il se dit que, renvoyé pour une cause ou pour une autre il recevra sans doute des témoignages de sympathie, mais le platonisme de ces démonstrations ne suffit pas pour vivre, et c'est alors que lui reviendra à la mémoire le quatrain connu :

Je ne puis me plaindre de rien ;  
Chacun prend part à ma disgrâce :  
Tout le monde me veut du bien,  
Et j'attends toujours qu'on m'en fasse,

Depuis vingt-cinq ans, le nombre des chercheurs de places va toujours en augmentant, et tous les journaux, sans distinctions de nuances politiques, protestent contre cette tendance.

Si l'on réfléchissait, cependant, à la véritable position des employés, on s'apercevrait bien vite qu'elle n'est qu'un pis-aller et non un idéal.

Parcourrez donc les bureaux ; qu'y voyez-vous ? Des avocats ratés, des notaires échoués, des politiciens usés, des épaves du commerce, de l'industrie, etc., etc

Nous sommes tous des ratés,—presque tous,

pour faire plaisir à ceux qui protestent déjà, et l'on ne sollicite, en général, une place d'employé, que quand on n'a pas pu trouver mieux dans la vie.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des gens de talent dans le nombre, mais il est évident qu'ils ont dû éprouver quelques déboires ou qu'ils manquent de l'énergie nécessaire pour se faire ailleurs une place au soleil.

\* \* Je le répète : que, par suite d'aventures malheureuses, un commerçant devienne shérif, un entrepreneur accepte une position de comptable, un cultivateur soit transformé en copiste, etc., etc., cela se comprend, mais comment admettre que ce soit le but que se propose un jeune homme de vingt ans ?

Car ce sont surtout des jeunes gens qui cherchent, non pas à faire leur chemin dans une administration comme celles des postes ou de douanes, mais à s'asseoir tout prosaïquement sur un rond de cuir, dans un bureau du gouvernement, sans même avoir une position permanente et partant sans aucune garantie d'avenir ou d'avancement.

Des journalistes qui ont protesté contre la *rond-cuiromanie* ont eu raison de le faire.

Les jeunes gens doivent chercher à faire leur trou dans l'industrie, le commerce, l'agriculture, partout où ils pourront vivre libres et indépendants.

Le rond de cuir n'est pas un but, c'est tout au plus une finale forcée.

\* \* Il y a de la dynamite dans l'air, dans les caves des maisons et... dans toutes les bouches puisqu'on ne parle plus que des explosions qui viennent d'avoir lieu à Paris.

Il y a quelques mois c'était à Londres et c'est justement au moment où l'on juge les anarchistes anglais que pareils attentats se renouvellent en France.

Nous mêmes, dans notre paisible Canada, n'avons-nous pas été témoins de tentatives semblables, en 1884 quand on a fait sauter une partie du palais législatif de Québec ?

Il est bon d'ajouter que notre police a été impuissante à trouver les auteurs de cette infamie.

Les étrangers menacent de quitter la capitale du monde intellectuel, mais, dit un journal, *Le Parisien*, toujours folâtre, affecte encore de chançonner la dynamite comme il a tourné le choléra en calembours. On lit çà et là des affiches fantaisistes :

" Ici on ne loge pas de fonctionnaires "

" Ne laissez pas votre bombe ici, pas de magistrat. "

Ceci rappelle que la plupart des attentats ont eu pour but d'atteindre les magistrats chargés de poursuites contre les dynamitards.

Messieurs les anarchistes ont un programme dont voici un passage :

" L'association des frères internationaux veut la révolution universelle, sociale, philosophique, économique et politique à la fois, afin que de l'ordre des choses actuel, fondé sur la propriété, sur l'exploitation, sur le principe de l'autorité, soit religieuse, soit métaphysique, bourgeoisement doctrinaire, ou même jacobinement révolutionnaire, il ne reste pas pierre sur pierre, dans toute l'Europe d'abord, et ensuite dans le reste du monde. Au cri de : " Paix aux travailleurs ! Liberté à tous les opprimés ! " et de " Mort aux dominateurs, exploités et tuteurs de toute sorte ! " nous voulons détruire tous les Etats et toutes leurs institutions et leurs lois religieuses, politiques, juridiques, financières, universitaires, économiques et sociales afin que tous ces millions de pauvres êtres humains, trompés, asservis, tourmentés, exploités, enfin délivrés de tous leurs directeurs et bienfaiteurs officiels et officieux, associations ou individus respirent désormais avec une complète liberté. "

Il faut avouer que ce n'est pas très gai.

Nous devons remarquer aussi que le chef des dynamitards, Rovachol, qui vient d'être arrêté à Paris, est un Allemand pur sang.

L'ancien chef des anarchistes, en France, était

aussi un étranger, le prince Kropotkine, de la plus haute noblesse russe, qui a été condamné, en 1882, à cinq ans de prison.

Le dynamitard en chef d'Angleterre est un Anglais.

\* \* Où s'arrêtera la science ?

Voici que deux savants français sont arrivés à trouver un procédé mécanique pour fondre le bois comme on fond le plomb, l'étain, l'antimoine et tous les métaux susceptibles d'entrer en fusion sous l'action d'une chaleur donnée.

Une chose qui a son importance et qui mérite de fixer l'attention des hommes d'entreprise de notre pays, et surtout des propriétaires de scieries, c'est qu'il n'est pas indispensable d'employer les parties utiles des bois ; les déchets des scieries suffisent amplement et peuvent ainsi trouver un emploi rémunérateur.

Il y a dans cette découverte de quoi produire des millions au Canada, en Suède, en Norvège, et en général dans tous les pays grands producteurs de bois.

\* \* Vous vous souvenez des marins de la *Naiade* et du *Bisson* ?

Une dépêche nous apprend que l'amiral de Caverville est arrivé à Brest et que, parvenu au terme de son commandement, il a amené son pavillon de commandant en chef.

"Tout l'équipage, dit le télégraphe, était debout sur les vergues et a trois fois répété : "Vive l'amiral !" Les équipages des autres vaisseaux stationnés dans la rade étaient également sur les vergues et ont poussé trois hourrahs."

L'amiral de Caverville, avant de débarquer, a prononcé sur le gaillard d'arrière un discours dans lequel il a fait l'éloge de son équipage.

A trois heures il embarquait dans son canot en grande tenue. Une salve de neuf coups de canon, tirés par la *Naiade*, a salué son débarquement.

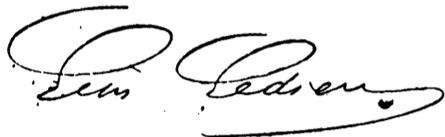
Cette nouvelle fera plaisir à tous les Canadiens qui ont connu l'amiral, ses officiers et son magnifique équipage.

L'amiral Caverville de Caverville va, en effet, selon toutes probabilités, être nommé au grade de vice-amiral et aura ainsi un avancement dont il est digne sous tous les rapports.

Plusieurs de ses officiers monteront aussi en grade et nous serons heureux d'apprendre leur nomination.

Quand aux mathurins qui, pour la plupart ne peuvent prétendre à l'avancement, ils vont prendre un congé, un repos nécessaire après plus de deux ans de campagne, fiers d'avoir rempli leur devoir envers la patrie.

Nous leur envoyons par delà l'océan nos souhaits de bonheur pour eux et leurs familles en les priant de garder dans leur souvenir une petite place aux Français d'Amérique qui ne les oublieront pas.



## UN RÊVE

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Tout surpris sans doute, lecteurs, de me voir ainsi vous venir encore, après le rude, le terrible coup dont m'a frappé l'ineffable Mulot, dans un récent interrogatoire qu'il m'a fait subir devant vous tous, — voyez-vous, il suffit parfois d'une simple chronique pour s'attirer des désagréments. — Mais je suis dur aux coups et j'ai pu encore traverser cette épreuve : je me suis relevé. N'allez pas croire que je vienne répondre au distingué chroniqueur rimousquois ; soyez sans crainte, à ce propos, bien entendu. Je ne puis m'empêcher cependant de lui avouer, en bon ami, qu'il daigne m'appeler, qu'il lui eût été beaucoup

plus profitable pour sa propre gloire d'en rester à son premier essai. . . .

Mais je vais trop loin encore. Silence ! car je n'en serai pas quitte à moins d'une chronique *drolatique* (?), et cette fois-ci je vous plains, chers lecteurs : je les connais, moi, Mulot. . . .

Aujourd'hui je voudrais vous dire un rêve. . . . un véritable rêve. . . . un songe, si vous préférez. C'est peu encourageant, me direz-vous : je l'avoue ; mais, vous comprenez, je ne voudrais pas vous obliger à me lire. Mon voisin sans doute vous intéressera plus que je ne puis le faire. Bonjour donc à vous et je vous souhaite de ne pas revenir.

Quant à vous, mes bons amis, qui êtes assez patients pour m'entendre, je vais donc vous conter mon rêve. Pour vous ennuyer moins longtemps je vais tâcher d'être court.

C'était un jeudi soir, il y a quelques semaines de cela, je venais de lire le MONDE ILLUSTRÉ : c'était un charmant numéro que celui-là. Certains petits vers surtout, admirablement encadrés, m'avaient ravi, — c'est le mot — je me couchai pour dormir.

Mais voilà que tout à coup je me trouvai transporté dans une grande bibliothèque, que je croyais être celle du parlement à Québec. Sans être un bibliophile enragé, j'aime bien causer avec ces favoris de l'intelligence qui vivent et me parlent dans leurs écrits (il n'est pas toujours facile de s'entretenir avec eux de vive voix) ; j'aime à les voir réunis, les consulter tour à tour.

Vous comprenez que je ne fermais pas les yeux, mais parcourant l'un après l'autre les rayons, je jouissais à loisir de toutes les beautés étalées à mes regards. Et je me trouvais justement dans le compartiment des ouvrages canadiens : je me félicitais d'être tombé entre si bonnes mains, car cette fois là j'étais on ne peut plus disposé en faveur de nos écrivains.

Quels sont les livres, pensez-vous, qui attirèrent mon attention ? Sulte, croyez-vous, Faucher de Saint-Maurice, LeMay, Fréchette, Legendre, tous nos bons écrivains, enfin. Je les vis bien sans doute, ceux-là, sur les rayons inférieurs, comme à la base de notre littérature ; mais ce que je vis surtout, ce que je regardai, je vais vous le dire, du moins autant que je pourrai me le rappeler.

Avant tout, une cinquantaine de grands volumes portant sur un large dos : MONDE ILLUSTRÉ. Et aussitôt après, *Cueillettes et glanures*, un volume in-12 de plusieurs cents pages, par M. Jules Saint-Elme. Moi qui n'en avais encore lu que les deux ou trois premières, je me hâtai de le parcourir, heureux de constater à chaque page le caractère jamais démenti d'un écrivain consciencieux qui comprend son rôle, la mission que lui dicte la proportion avantageuse dans laquelle il participe au domaine de l'intelligence, mission dont plusieurs ne se rendent pas assez compte. Tout à côté, sous le même nom, une élégante *Corbeille de fleurs poétiques*. Je ne sais quelle main indiscreète avait glissé à côté du titre les mots *délicat*, entre parenthèse, *sentiment*.

A quelques volumes de là, un mignon petit livre où M. Germain Beaulieu émettait doucement, timidement peut-être, ses opinions. Puis c'était M. Boissonneault qui, dans plusieurs in-octavo, réalisait les plus doux de ses *Caprices et fantaisies*.

Le suivant, M. Simon Bolivar (auteur d'une charmante nouvelle), je ne me rappelle plus le titre de son livre. Bien sûr, il y avait des vers, j'en ai vus. . . . de petit vers, et il y avait encore de belles nouvelles, voire même un peu de critique, le tout fait avec facilité, agilité même. Je pense que j'aurais dû rêver un livre au moins de Jocelyn ; il est vrai que dans le temps je n'avais pas encore lu *Nina la chrétienne*.

D'ailleurs, je me trouvais en face de deux gentils volumes de Jean Pleure et de M. René LeMay, contenant tous deux d'excellents *quelque chose* rimés. Vous ne sauriez croire comme on lit vite en rêve. C'est un tableau qui passe devant les yeux, juste assez doucement pour qu'on puisse le bien saisir.

Tout près se trouvaient un assez bon nombre de brochures, lère édition de *l'Histoire de l'Île Verte* et toutes les paroisses du comté de Témiscouata (comté privilégié que celui-là), par M. Charles A.

Gauvreau, toujours *jeune* de ton, d'allure et. . . de gloire. Remarquées de plus des histoires de Stanfold et de tous les endroits où M. Gauvreau a coulé quelques unes de ses années. Il est bien rare que l'historien soit compris, j'entends qu'on comprenne son dévouement, son âme en un mot. J'en suis une triste preuve.

Et puis, je tombai sur tout un rayon rempli de beaux volumes, portant l'inscription : Rivard — *Causeries littéraires, Réflexions critiques de littérature et de morale*, ou quelque chose comme cela, et puis surtout. . . j'allais l'oublier. . . surtout deux beaux volumes in-12, *Le Beau et l'Art*, ce qui n'exclut pas un élégant *Recueil de poésies* : théorie et pratique sur le même pied. Ici, je fais une étape plus longue, car ici c'est solide : c'est sérieux et c'est raisonné. Les mots sont les esclaves de la pensée — doux esclavage toutefois. Les *Causeries littéraires* me rappellent celles de Pontmartin et de Gautier (je ne dis pas celles de Boileau). L'auteur y examinait tour à tour tous nos bons auteurs, les pesait, les comparait, il y indiquait les qualités à imiter, les défauts à éviter. La littérature canadienne avait sa critique : elle était formée. J'oubliais de mentionner, dans le même ouvrage, une excellente étude sur Hello !. . . Et les *Réflexions* et *l'Art* : vous connaissez M. Rivard, c'était en un seul mot tout ce qu'on est en état, en droit plutôt d'en attendre aujourd'hui.

Il ne faut pas m'en vouloir : voyez vous, je dormais, cependant je vous avoue que c'est la partie de mon rêve à laquelle je tiens le plus : je ne sais qui m'a dit à mon réveil qu'elle se réaliserait certainement.

A côté (pardon M. Ruthban) j'aperçus un gros volume de petites *chroniques drolatiques drôles*, par messieurs Mulot !. . . .

Puis je me trouvai en face d'un autre volume assez épais, marqué au dos *Le Glaneur* et tout près se trouvaient plusieurs ouvrages d'histoire du Canada, par M. P. G. Roy, parmi lesquels une *Histoire sur l'insurrection canadienne*. Œuvre de dévouement et de patriotisme que celle de l'historien ! Plût au ciel que les travaux des hommes qui se dévouent ainsi servissent plus à notre peuple : l'histoire du Canada n'est pas étudiée : les historiens seuls l'étudient. Et je regrettais la fragilité du *Glaneur*, passé comme la fleur : les jeunes pourtant me disais-je, ont besoin de cette revue sérieuse à leur portée ; et ses commencements avaient été si beaux.

Ce fut ensuite Denault et ce fut Bédard, puis encore Brunet, car à l'époque où je me trouvais ces noms comme tous les autres énumérés suffisaient pour désigner les auteurs respectifs, sans qu'il fût besoin de donner ni un prénom ni l'apostrophe *monsieur*.

Inutile de vous dire que dans ma promenade à travers la bibliothèque je ne rencontrai pas l'ombre d'un Wilfrid, je ne la cherchai pas même, vous le savez bien.

J'étais rendu à Massicotte, — (j'allais dire : mon auteur (canadien). — Vous le dirais-je ? effet de mon cerveau probablement, le titre du livre, c'était *Petits chefs-d'œuvre*. Il n'en fallait rien moins pour me faire changer ma posture improvisée jusque-là, et bien assis je parcourais avec avidité chacune des pages de plus en plus belles de mon auteur favori, (voilà que je me trahis). Lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, (patiencez : j'achève) vous savez à peu près ce que ce pouvait être. . . .

Mais tout à coup, imaginez-vous mon désappointement, je me trouvai tout bêtement éveillé dans mon lit, les yeux tout grands, à la lumière du jour : c'était tout simplement vendredi. . . .

Je regrettais de m'être éveillé si tôt : j'arrivais, je parie, au genre dramatique. Si j'étais maître de mes rêves, je crois que j'essayerais de continuer ma promenade.

Vous n'y tenez probablement pas, chers lecteurs : c'est vous qui en souffrez. Pardonnez-moi ; je ne viendrai plus vous conter de rêves, ou bien ils seront plus intéressants.

Toutefois je vous prie de ne pas oublier que je rêvais endormi (il y en a tant qui rêvent éveillés), c'est mon rêve que je vous ai conté et voilà tout.

WILFRID.



## SILENCE (\*)

C'est la nuit. Tout se tait. J'écoute  
Le grand silence solennel,  
Car la maison repose toute  
Sous le dôme muet du ciel.

Autour de la maison, la ville  
Ne respire plus : elle dort  
Son sommeil fiévreux ou tranquille,  
Son sommeil de rêve ou de mort.

Autour de la ville, la plaine,  
Où plus aucun feu n'est vivant,  
Dort en retenant son haleine  
Sans même une plainte du vent.

La mer se tait ; les solitudes  
Gardent un silence pareil ;  
Et les âmes des multitudes  
Goûtent le néant du sommeil.

Plus rien, ni feu, ni bruit, ni forme ;  
Et moi, silencieusement,  
J'entends rouler le poids énorme  
De tout un univers dormant,

Mais mon cœur bat, il bat plus vite,  
Il s'affole — et j'en ai frémi :  
Quel bruit fait un cœur, qui palpète,  
Seul, dans l'univers endormi !

*Charles Vautier*

Paris, 1892

## LE SUPPLICE D'ANTAR

AYORA

LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà enregistré et décrit bien des supplices divers. Mais il semble que le sujet soit inépuisable. Tous les peuples de la terre, les petits et les grands, les civilisés et les sauvages, quelle que soit la couleur de leur peau, paraissent s'être préoccupés, avant tout, de supprimer la vie humaine. De nouvelles méthodes sont inventées à mesure que la civilisation se développe. En France, un médecin philanthrope invente la guillotine, il y a cent ans, et, de nos jours, les Américains, désireux d'appliquer les sciences nouvelles, condamnent les coupables à périr sous le foudroiement d'une décharge électrique.

M. Brau de Saint-Pol Lias, le vaillant explorateur de Sumatra, de Java, de la presqu'île de Malacca, de l'Indo Chine et du Tonkin, vient de se révéler sous un jour aussi nouveau qu'inattendu. Nous avons lu, avec le plus vif intérêt, le récit qu'il a écrit de ses beaux voyages, et nous en détachons un épisode où est décrit le supplice étrange et terrible, imaginé par le romancier et infligé par ses sauvages à un ennemi qu'ils ont réussi à surprendre.

C'est le héros du roman qui raconte ses impressions pendant qu'ont lieu les préparatifs et les péripéties de la mort du vaincu. Nous citons textuellement les pages du livre où est raconté le supplice d'Antar, guerrier kouroukou :

.....  
" Le cortège avançait lentement, les porteurs glissant à chaque pas et ayant grand-peine à se retenir sur la terre détrempée du sentier. Ceux de Mouho Mouho surtout, entraînés par leur lourde charge, avaient dû se relayer à plusieurs reprises.

" Arrivés au pied du coteau, nous nous arrêtons devant un bas fond. On avait fait là des préparatifs auxquels je ne comprenais rien.

" Des nattes couvrirent le sol mouillé pour nous

faire des sièges sur un pli du terrain peu enhaussé d'où nous dominions la plaine qui s'étendait au loin jusqu'à la mer.

" Mouho-Mouho me fit asseoir à son côté. Je l'avais à ma droite... Les porteurs et les guerriers nous entouraient debout. Les autres étaient descendus dans le bas fond avec Kaïka et le condamné.

" Là, devant nous, au bord d'une vaste clairière, une énorme perche, d'un bois flexible et résistant, comme un arc, solidement plantée en terre et s'élevant de trente six pieds peut être, avait été recourbée, son extrémité ramenée près du sol et attachée à un piquet à hauteur d'homme. A côté on était en train de préparer le patient.

" Nous étions sur la lisière d'un bois de palétuviers, dont les troncs, montés sur leurs hautes racines comme sur des échasses, avaient un aspect fantastique. Un peu au-dessus, un grand arbre à pain dominait le paysage de son feuillage sombre. Par moments, une de ses larges feuilles, séchée, sonore comme un gong, cédant sous le poids de l'eau qui la surchargeait, se détachait de haut et tombait à travers les branches avec un fracas métallique, donnant l'impression d'un écroulement.

" La foule, étagée derrière nous, sur le terrain en amphithéâtre, était maintenant silencieuse. Mouho-Mouho lui-même avait cessé ses plaisanteries. Les femmes, pour se donner une contenance, épiluchaient lentement des bananes qu'elles mangeaient, distraites, les yeux fixés sur le groupe que formaient la victime et les exécuteurs.

" En quelques instants le Kouroukou a été ficelé, — jusqu'aux chevilles cette fois — immobilisé et raidi : une barre de bois de fer tient son corps droit, partant des talons, montant le long du dos, soutenant la nuque et s'élevant d'une brasse au-dessus de sa tête.

" Il est porté ainsi par deux hommes au pied du piquet qui retient l'extrémité de la longue perche à laquelle on a fait une entaille. Là, on l'incline de façon à accrocher à cette entaille l'anneau de rotang passé au bout de la barre à laquelle il est attaché, en même temps qu'on lie à ses pieds une lourde pierre, comme lest. Je crois qu'on va le pendre en redressant la perche ; mais le supplice, tout imprévu pour moi, est autrement horrible !

" D'un coup de hachette asséné de côté par Kaïkaï, sur le lien qui la retient, la longue perche, subitement rendue à la liberté, détendant son puissant ressort, enlève l'homme, lui fait décrire en l'air un immense arc de cercle et le jette à soixante pieds du côté opposé. Cela s'est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire : en un clin d'œil, on a vu passer sur le ciel mort cette masse noire, vibrante, traçant sa courbe... L'appareil a été disposé de telle sorte, qu'arrivé au bout de sa course, l'anneau de rotang, accroché à l'entaille de la perche, — qui était en dessus et qui passe en dessous quand elle s'incline du côté opposé, — se détache, et le malheureux, lesté par les pieds, tombe debout, au milieu du vaste espace découvert, où il se plante, du coup, jusqu'à la ceinture, dans la boue noire...

" Alors seulement, je comprends !

" Le terrain sur lequel il est tombé est un marécage, une tourbière sans fond, ce qu'on appelle à Sumatra un *pangdo*, c'est-à-dire un de ces borbiers insondables qui absorbent tout ce qui s'y laisse choir, sortes de terres en formation, où s'abattent et s'engloutissent, pendant des siècles les grands arbres qui croissent sur leurs bords, avant de les combler. Malheur au voyageur qui, trompé souvent par l'aspect de la surface, s'aventure dans ces pangdos ! Il est perdu s'il n'est pas secouru promptement. Il aura beau se débattre, il n'en enfonce que plus vite dans le marais où il disparaîtra à jamais sans laisser après lui la moindre trace....

" Antar a été condamné à cet affreux supplice de l'enlèvement

" Une immense clameur a accompagné sa chute, — et maintenant la foule redevenue bruyante, joyeuse, le regarde s'enlizer, ravie de la complète réussite de ce premier acte du spectacle ! Tout a été admirablement calculé. Le supplicé nous fait face, et l'on peut suivre le jeu de sa physionomie pendant qu'il s'engloutit lentement.

" Il descend d'un mouvement uniforme, les

paupières abaissées, comme pour soustraire ses regards et ses pensées dernières à la curiosité haineuse de la foule, les traits calmes, la physionomie toujours impassible.

" Ce calme, cette impassibilité, exaspèrent les spectateurs qui l'interpellent, qui lui crient des injures.

" La boue monte, elle atteint déjà ses aisselles.

" — Antar, lui dit Kaïkaï, crois-tu que tu auras trouvé mieux pour moi, si tu m'avais pris ?

" — Kouroukou, fils de couleuvre, crie un guerrier, tu t'es laissé prendre au piège, comme un cerf, par une femme !

" — Nous irons enlever la tienne dans ton fleuve de serpents, dit un autre.

" Le visage semble être de bronze, pas un muscle n'a bougé.

" — Antar ! hurle un troisième, j'irai voler ton enfant : tu ne seras pas là pour le défendre !

" Un léger battement des paupières indique que ce coup a porté.

" Le mouvement implacable se continue. Le corps descend toujours dans cette tourbe qui semble l'aspirer lentement par en bas.

" Déjà il est enseveli tout entier ; la tête seule émerge....

" S'il conserve encore la sensibilité de ses membres, peut être le malheureux sent-il déjà les morsures des tortues d'eau, des poissons aveugles, des iguanes, des reptiles de toutes sortes, des êtres monstrueux et immondes qui peuplent ces noirs abîmes et dont sa chair va devenir la pâture.

" La vase fétide monte à ses lèvres....

" La foule attend, frémissante. — Un nouveau silence s'est fait. Djaïam et Moroua ont laissé leurs bananes.

" Sur les feuilles de l'arbre à pain on entend les gouttes d'eau tomber une à une, comme un glas assourdi....

" A ce moment la tête a une convulsion ; ce visage jeune, — exprimant la santé, la vigueur, l'énergie, — se contracte : c'est la lutte de la vie contre l'envahissement de la mort, au mouvement instinctif, involontaire, — mais qui était attendu de la foule et qu'elle accueille par un hurrah. Elle trépigne comme au beau morceau de la pièce, lorsque l'acteur s'est surpassé.

" La tête enfonce.

" Les paupières se soulèvent tout à coup. Les yeux injectés, mais encore vivants, se tournent vers le ciel. Le jeune chef kouroukou dit adieu au monde, à la lumière.... Peut être revoit-il une dernière fois sa pirogue, sa pailotte, les cocotiers qui l'ombragent, la femme et l'enfant qu'il a laissés, que tant de dangers menacent et qui ne seront plus protégés.... Peut être prend-il le ciel à témoin de la lâcheté de la foule.... Peut être fait-il aux Antous des conjurations pour sa vengeance !

" Les spectateurs ne se possèdent plus : ils crient, ils battent des mains, ils se frappent les cuisses : c'est un délire !

" Je reçois sur l'épaule une formidable tape de Mouho Mouho qui rit à se tordre, en répétant son exclamation :

" — Ah ! quelle joie !.... Hein ! cet Antar est-il drôle !

" Antar a disparu.

" Mais le spectacle se prolonge au delà de sa présence. — Voilà l'explication de cette barre de bois de fer, qui reste plantée droite, saillante encore de six pieds et qui va doubler la durée des plaisirs de ces spectateurs insatiables. Tant qu'ils l'apercevront, ils pourront suivre la descente de leur victime dans les profondeurs de la tourbe.

" Un moment après l'ensevelissement complet du condamné, une secousse de la barre, qui se répète à deux ou trois reprises, vient redoubler les clameurs et les trépignements. — Sans doute, il n'était pas mort encore. Familier de la mer, comme s'il eût plongé dans l'eau amère, il avait dû retenir son souffle. La nuit s'était faite à jamais au dessus de sa tête ; il descendait dans les ténèbres sans fin, mais son cœur battait encore : il avait de l'air dans les poumons. La boue noire n'avait pu que l'envelopper ; maintenant, elle le pénètre, elle fige son sang, elle prend possession de ce corps qui désormais lui appartient. — Une suprême révolte de l'être : les dernières convulsions de l'agonie....

(\*) Extrait du *Cœur*, qui va paraître.

“ Une bulle d'air soulève la boue ; on dirait l'âme immatérielle que la terre n'a pu retenir, — qui se dégage et s'envole.... ”

“ Tout est fini ! ”

“ Djaïam et Moroua reprennent leurs bananes, sans perdre encore de vue, pourtant, la barre du supplicé. ”

“ La barre continue à descendre, de ce mouvement persistant, opiniâtre, entêté, qui finit par donner le vertige.... ”

“ Il semble que ce trou qui a englouti l'homme, qui tire à lui la barre maintenant, soit le bat, le fond où aboutissent, par une pente naturelle, ces vapeurs qui rampent tristement sur le sol, ce gris de l'atmosphère qui s'y condense en une couleur sombre, opaque, ces gouttes qui pleurent partout, ces suintements hideux, ces ruissellements lugubres, cette humidité lourde enfin, qui nous enveloppe dans ce lieu louche, nous étouffe et nous entraîne.... Le cloaque va peu à peu tout absorber.... et nous absorber aussi.—A force de regarder fixement cet homme qui a disparu, cette barre qui descend après lui, qui descend toujours, et va, à son tour, disparaître,—je me vois moi-même attiré d'un mouvement irrésistible. ”

“ J'ai beau me raidir, je suis emporté dans la descente, forcé de suivre la barre.... je serai englouti après elle.... et les palétuviers, et le grand arbre à pain, et tout ce qui m'entoure et qui tourne et descend en tourbillonnant vers le gouffre. Je ferme les yeux—et déjà je sens monter la boue noire, fétide, gluante, dans laquelle j'enfoncé.... ”

“ Djaïam fait remarquer que je suis malade.... ”

Pourquoi poursuivrions nous plus loin ce récit ? N'est-il pas suffisant pour apprendre à nos lecteurs avec quel soin, avec quelle éloquence est écrit le livre de M. Brau de Saint-Pol Lias ?

JULES GROS.

## Les écrivains de toutes les littératures



ROBERT BURNS

Nos concitoyens écossais célébraient, le 25 janvier dernier, le cent trente-troisième anniversaire de la naissance de leur poète national. Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant le portrait de ce grand homme ainsi que sa biographie.

Robert Burns, célèbre poète écossais, naquit dans la paroisse d'Alloway, près d'Ayer, le 25 janvier 1759. Son père était un pauvre fermier mais un homme d'une intelligence supérieure à sa condition, qui fit donner à son fils autant d'instruction que ses moyens le lui permirent. Il reçut des leçons d'anglais et de français d'un vieux maître d'école nommé Murdoch, et ses premières lectures furent le *Spectator* d'Addison et la collection des chants populaires anglais. En outre, la contemplation de la nature et l'amour qu'il éprouva pour une jeune fille de son âge, nommé Marie, déterminèrent sa vocation poétique.

Une de ses plus touchantes élégies est adressée à la jeune vierge moissonnée dans sa fleur. Voici comment Burns a décrit ce premier amour :

“ J'avais connu dans les champs une adorable jeune fille, qui ne comptait que quatorze printemps ; sa voix avait pour moi un charme infini, et un jour qu'elle chantait une ballade écossaise, l'idée me vint de composer un poème du même genre. ” Il p'ura cette chaste passion dans une élégie touchante intitulée : “ A Marie dans les cieux ”

Tu m'as quitté, Marie ! Et ne diras-tu pas  
En quel endroit béni vogue ton ombre chère ?  
Vois-tu ton pauvre amant courbé sur cette terre ?  
Et son cœur, l'entends-tu se briser en éclat ?

Ainsi s'exhalaient ses premiers transports ; bientôt le feu ardent de la jeunesse alluma dans son cœur des flammes moins pures. Il se piqua rarement de platonisme ; d'ailleurs l'amour fut le but de toute sa vie. Dès qu'il voyait une jolie femme son front assombri se déridait. Et cependant, l'amour avec tous ses charmes ne pouvait calmer cette âme rebelle, souffrante et brisée par l'abaissement auquel elle était condamnée ; ce poète, cet homme de génie, de forte inspiration, qui se sentait digne de s'élever aux premiers rangs, pouvait-il supporter sans colère ce poids accablant ? Soutenu par l'espoir, il lutta sans relâche et toujours retomba vaincu. Il avait en horreur sa position, et il n'en pouvait sortir. C'est que, poète plus que labourer, il se laissait emporter dans le monde de ses rêves bien au-delà de cette triste terre où un labeur incessant, infatigable, suffit à peine pour assurer l'existence du pauvre. Il travaillait mais son âme et sa pensée étaient ailleurs, et chaque jour il s'insurgeait vainement contre “ cette exécration et maudite obligation d'arriver à ce qu'une guinée fasse le service de trois. ”

Ce qui précède nous indique suffisamment à quelle cause Robert Burns doit ses malheurs.

D'ailleurs, selon M. Taine, même indépendant et riche, il eut été malheureux. “ Ces grands novateurs, ces poètes, dit l'éminent critique, sont tous pareils ; ce qui les fait poètes, c'est l'afflux violent des sensations ; ils ont une machine nerveuse plus sensible que la nôtre, les objets qui nous laissent froids les jettent subitement hors d'eux-mêmes, au moindre choc, leur cervelle entre en branle, après quoi ils retombent à plat, se dégoûtent de la vie et s'assoient moroses parmi les souvenirs des fautes qu'ils ont faites et des délices qu'ils ont perdues. ”

La poésie de Burns est bien la poésie naturelle, non point poussée en serre chaude, mais née du sol entre deux sillons, côte à côte avec la musique, parmi les tristesses et les beautés du climat comme les bruyères violettes de ses collines et de ses landes.

On comprend qu'elle ait renouvelé sa langue ; pour la première fois cette homme parle comme on parle, ou plutôt comme on pense, sans parti pris, avec un mélange de tous les styles, familier et terrible, cachant une émotion sous une bouffonnerie, tendre et gouailleur au même endroit, prêt à mettre ensemble les trivialités d'auberge et les plus grands mots de la poésie, tant il est indifférent aux règles et content de montrer son sentiment comme il lui vient et tel qu'il est. Enfin après tant d'années, nous sortons de la déclamation notée, nous entendons une voix d'homme, bien mieux, nous oublions la voix pour l'émotion qu'elle exprime, nous ressentons par contrecoup cette émotion en nous-mêmes, nous entrons en commerce avec une âme. A ce moment, la forme semble s'anéantir et disparaît ; j'ose dire que ceci est le grand trait de la poésie moderne.

Les œuvres de Burns ont été publiées de son vivant sous ce titre : “ Poèmes en dialecte écossais, ” mais depuis on a publié plusieurs autres éditions.

Robert Burns mourut le 18 juillet 1796, il était par conséquent âgé de trente sept ans.

RALPH T.

La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir.—CHATEAUBRIAND.

## NOTES ET FAITS

### LE SEIGLE ENIVRANT

Le seigle de la dernière récolte a produit, en Dordogne, chez les personnes qui avaient mangé du pain fabriqué avec cette céréale, de véritables phénomènes d'intoxication et notamment un engourdissement général qui s'était prolongé pendant vingt-quatre heures. Mêmes phénomènes avaient été observés en Russie, où M. Woronine, ayant examiné des échantillons de ce “ seigle enivrant ”, constata sur les grains des végétations cryptogamiques. M. Prillien, l'éminent professeur de l'Institut agronomique, s'est livré à un examen analogue sur les seigles de la Dordogne : il n'a remarqué aucun champignon sur la surface des grains ; mais à l'intérieur, il a reconnu la présence d'un champignon qui semble ne présenter de ressemblance avec aucun champignon connu. A quand le baptême de ce nouveau cryptogame ?

\* \* \* \*

### LES PREMIERS OBSERVATOIRES

Le premier observatoire dont il soit fait mention dans l'antiquité est celui qui se trouvait sur le sommet du temple de Bélus ; il y en avait un autre sur la tombe d'Osymandias, en Egypte. Il possédait un cercle astronomique en or de 200 pieds de diamètre. Un autre observatoire, à Bénarès, dans l'Inde, est supposé avoir une aussi grande ancienneté d'origine que les deux premiers. Le premier observatoire élevé en Europe fut celui de Cassel en 1561 ; celui de Tycho-Brahé, à Uranenbourg, fut construit en 1576. L'observatoire de Paris date de 1667, et celui de Greenwich de 1675. En 1678 fut élevé l'observatoire de Nuremberg, et en 1711 celui de Berlin fut créé. La fameuse tour de Bologne fut construite trois ans plus tard ; puis vint celle de Pise en 1730. Les observatoires de Stockholm, Utrecht, Copenhague et Lisbonne, datent respectivement de 1740, 1690, 1656 et 1628.

\* \* \* \*

### LA CANNELLE A CEYLAN

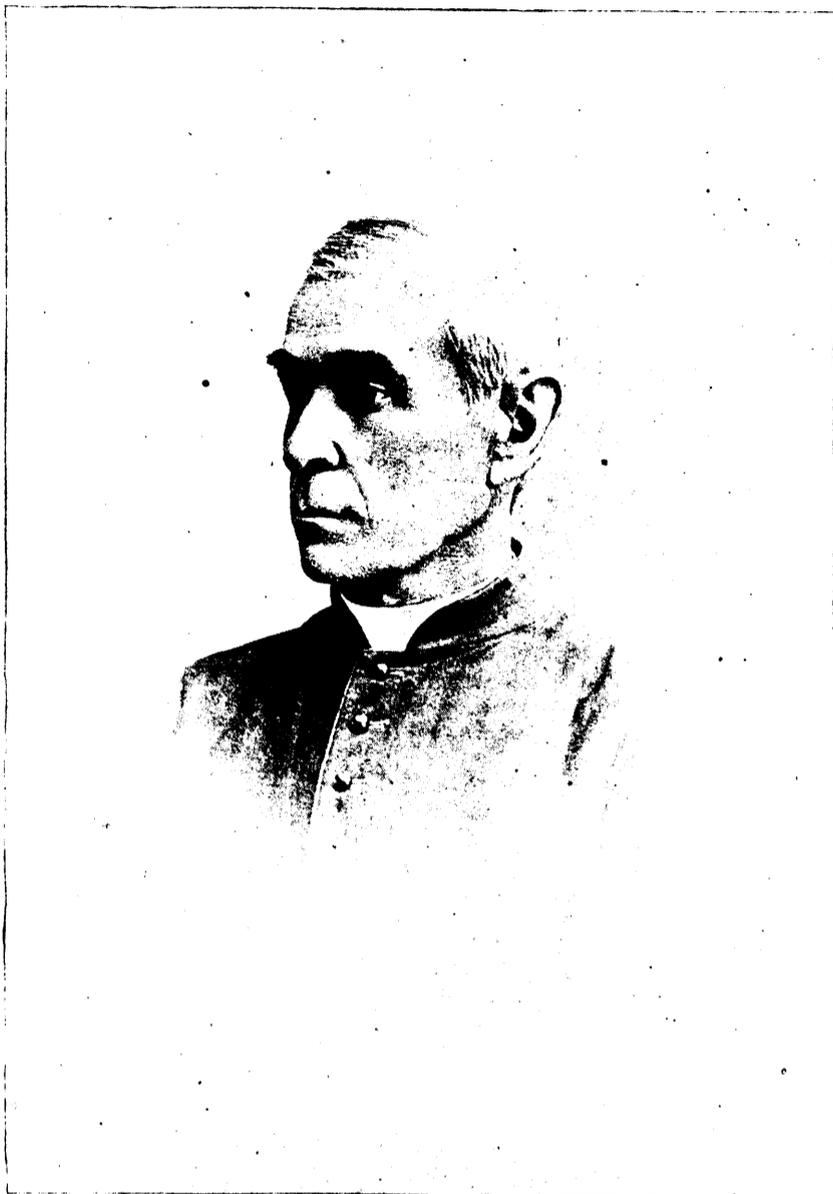
La canelle a, dès les temps les plus anciens, été cultivée à Ceylan. C'est une des épices que les premiers peuples trafiquants y sont venus chercher, et elle a quelque peu été la cause des différentes invasions européennes. Les Portugais et les Hollandais en avaient poussé la culture très loin ; si loin même que ces derniers avaient créé que tous les canneliers de Ceylan seraient propriété du gouvernement. Aussi, à la suite de leurs exactions de toutes sortes, ce sont ces mêmes jardins qui furent le but de la vindicte des indigènes, qui les incendièrent tous vers 1760.

Le gouvernement anglais garda le monopole de la culture du cannelier jusqu'en 1833, époque à laquelle il l'abandonna à l'initiative privée, et aujourd'hui elle n'est plus qu'une culture de circonstance, les grandes plantations dirigées avec soin donnant seules des bénéfices rémunérateurs.

\* \* \* \*

### HISTOIRE DES ANIMAUX

Napoléon racontait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires d'Italie il traversa le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts : “ C'était par un beau clair de lune et dans la solitude profonde de la nuit, disait l'Empereur. Tout à coup un chien, sortant de dessous les vêtements d'un cadavre, s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son gîte, en poussant des cris douloureux ; il léchait tour à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau sur nous ; c'était tout à la fois demander du secours et rechercher la vengeance. Soit disposition du moment, continue l'Empereur, soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-même, ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai que jamais rien, sur aucun de mes champs de bataille, ne me causa une impression pareille. Je m'arrêtai involontairement à contempler ce spectacle. Cet homme, me disais-je, a peut-être des amis ; il en a peut-être dans le camp, dans sa compagnie, et il gît ici abandonné de tous, excepté de son chien ! Quelle leçon la nature nous donnait par l'intermédiaire d'un animal !... ”



M. L'ABBÉ L. PROVANCHER, DÉCÉDÉ

Docteur en sciences, réd. du *Naturaliste Canadien*, avocat de St-Pierre, membre de la Société Royale du Canada et de plusieurs autres sociétés savantes



M. LEON PROVANCHER, PTRE

Trop souvent le véritable mérite n'est pas apprécié : tel est le cas pour M. l'abbé Provancher. Combien de nos célébrités, dont le nom, entouré d'une auréole lumineuse, vole de bouche en bouche, n'ont pas fait le dixième de ce qu'a fait notre éminent naturaliste pour le développement des sciences au Canada ! Avant lui, quel auteur s'était-il jamais occupé de l'histoire naturelle du Canada, et surtout de notre province ? Où en était cette science qui doit passer une des premières, puisqu'un peuple doit connaître, au moins, la nature du sol qu'il habite, en connaître les plantes qui l'ornent et la faune qui y est propre ? Personne ne s'en était soucié ; nul n'osait s'y aventurer. Mais l'auteur de *La Flore du Canada* est venu, et sans se laisser effrayer par la grandeur de la tâche qu'il entreprenait, il s'est mis à parcourir ces champs si vastes, mais encore inexplorés de l'histoire naturelle de notre pays. Pendant cinquante ans—un demi siècle !—il s'est tenu courbé sous l'étude, observant scrupuleusement la nature pour y découvrir tout ce qui pût servir à la science et à ses compatriotes.

Il vient de mourir : le pays a-t-il compris la

perte qu'il faisait dans la personne de ce savant ? A peine quelques journaux en ont dit un mot et se sont donné le trouble d'annoncer sa mort. C'est ainsi que l'on reconnaît le véritable mérite !...

\* \*

Né à Becancour le 10 mars 1820, M. l'abbé Provancher fit de solides études au Séminaire de Nicolet, où il fut fait prêtre en 1844. Après quatre ans de vicariat dans la Beauce, il fut nommé premier curé de Saint-Victor de Tring, puis, successivement, curé à l'Île Verte, à Saint-Joachim et à Portneuf. Enfin il prit sa retraite en 1869, pour raison de santé et afin de poursuivre ses études d'histoire naturelle dont il avait déjà publié plusieurs volumes. C'est vers ce temps qu'il fonda, au Cap-Rouge, la savante publication qui, pendant vingt ans, sous le nom de *Le naturaliste canadien*, a versé la science, non seulement dans notre pays, mais encore à l'étranger.

M. l'abbé Provancher fut un voyageur passionné, quoi qu'il en ait dit lui-même. Mais il a voyagé, non par pure curiosité, non pour dire avec ostentation, comme nombre de voyageurs : "j'ai vu telle ville, j'ai parcouru tel pays !" mais bien dans l'intérêt de la science, c'est-à-dire pour comparer les productions de notre pays avec celles des autres climats. En 1870, il était à Chicago ; en 1871 il passait trois mois à Macon, en Georgie, et poussait ensuite jusqu'à la Floride, qu'il parcourut en tous sens. En 1881, il alla se joindre au grand pèlerinage français pour la visite des Lieux-Saints. Il visita les sanctuaires de Jérusalem, puis Bethléem,

Saint-Jean, la Mer-Morte, la Samarie, Nazareth, Thabor, Tibériade, toute la côte de la Syrie, le Carmel, Saint-Jean d'Acre, Tyr, Sidon, les montagnes du Liban jusqu'à Beyrouth. En allant il s'était arrêté à Alexandrie, au Caire, avait gravi les Pyramides, traversé le désert pour rejoindre le canal de Suez, à Ismailia, puis enfin visité Port Saïd et Jaffa. *De Québec à Jérusalem* est le récit de ce long voyage, récit intéressant au plus haut point ; car M. Provancher eut un style à lui : il ne cherchait pas à captiver ses lecteurs par des phrases sonores, et des métaphores à sensation, comme on en trouve dans presque toutes les relations de voyage ; non, mais par une originalité charmante et un naturel attrayant : ce qu'il perdait en beautés littéraires, il le gagnait au centuple en intérêt.

Malgré ses fatigues et son âge déjà avancé—soixante quatre ans—M. l'abbé Provancher ne s'arrêta pas là : en 1884, il se mettait à la tête d'un pèlerinage canadien aux Lieux Saints, et visitait plusieurs autres endroits célèbres qu'il n'avait pu voir dans son premier voyage.

En 1888, en compagnie de M. l'abbé Huart, professeur au séminaire de Chicoutimi,—un vrai savant et un travailleur ardent celui-là aussi,—l'auteur de *La Flore du Canada*, visita les Petites Antilles pour connaître les productions des climats tropicaux : Antigue, la Dominique, la Guadeloupe, la Barbade, et enfin Trinitad, où il séjourna un mois. Il a aussi fait, en un fort volume, le récit intéressant de ce voyage.

Brisé par tant de travaux et de fatigues, contrarié dans ses plus nobles desseins, obligé de cesser, et non sans de vifs regrets, la publication de la revue qui lui était si chère, M. Provancher avait senti venir sa fin. Il écrivait dernièrement : "Malgré le bel automne que nous avons, je suis cependant très mal depuis quelque temps ; un peu mieux aujourd'hui, je comprends maintenant ce que c'est que le poids des ans. Ce sont surtout les grands froids d'hiver que je redoute ; pour peu que mon malaise continue, je ne verrai pas le printemps."

Hélas ! il pressentait juste, il ne l'a pas vu, et la mort qui vient de l'étreindre dans ses serres cruelles nous ravit un savant, un patriote, un digne prêtre. Un savant dont la tâche ne fut pas moins pénible que patriotique : celle de faire l'histoire naturelle de son pays et de dévoiler par là, à ses frères, les trésors et les ressources de toutes sortes que l'on peut retirer de notre sol.

Soyons reconnaissants pour tant de dévouement et puissions-nous le remercier, même après sa mort, comme il a mérité de l'être en son vivant.

Germain Beaulieu



BOUTADE

Je lisais, il y a quelques jours, la réclame d'un graphologue. Ce savant, soi disant célèbre, annonçait dans un journal de cette ville, sa compétence dans l'art de révéler le caractère des gens d'après leur écriture.

L'appât était habilement jeté. Je ne doute donc pas que l'amorce alléchante n'ait fait bénéficier son auteur, d'autant plus que celui-ci se disait apte à prédire l'avenir, et les "chances de réussite" du naïf qui lui expédiait une piastre. Le taux était peut-être élevé ; mais la dernière chose mentionnée étant excessivement urgente en cette saison de loterie, il y a lieu de croire que monsieur le graphologue possède, à l'heure qu'il est, une correspondance volumineuse, largement rétribuée et un budget assez fourni.

Les ambitieux ne manquent pas sur notre planète et chacun se reconnaît le droit de donner

raison au proverbe : " La fortune favorise les audacieux."

D'après ces quelques lignes, on croira sans doute que j'ai été frustrée antérieurement par une annonce quelconque. Nullement. On opinera alors pour un scepticisme outré de ma part. Certes, je nie, et pour être d'une sage incrédulité envers ces réclames, la plupart exotiques, je suis d'une naïveté toute candide lorsqu'il s'agit de la science, fut-elle quasi-occulte. Je crois donc, pour peu qu'elle continue, poussée par le souffle puissant du génie, qu'elle arrivera bientôt à des découvertes rien moins que rassurantes pour le genre humain.

\* \*

Le téléphone et ces autres inventions, où l'électricité joue le plus grand rôle, sont certainement des expressions ingénieuses d'une intelligence supérieure ; mais je crois que la plus maligne de toutes ces merveilles de la science est la graphologie. D'abord, n'est-elle pas le meilleur antidote de la duplicité et de l'hypocrisie ?

Vous avez beau, aujourd'hui, jouer d'astuce pour cacher vos défauts, vous n'y parvenez plus. En vain, vous cherchez à vous montrer sous des dehors séduisants, brillants, par là même faux, vous ne réussissez plus à tromper : l'œil exercé du graphologue met vos faux-fuyants en pleine déroute. Ces petits moyens de ruse, c'était bon pour les jours d'antan, ils n'ont plus de succès en cette fin de siècle...

Vous griffonnez à la course quelques lignes et vos malheureuses pattes de-mouches tombent elles sous les yeux d'un quelqu'un qui s'occupe de graphologie ? D'un trait vous êtes jugée. Se basant sur des règles fondamentales—je n'ajouterais pas infailibles—lisant peut-être un peu entre les lignes, ce savant trouve sur votre personne des choses gracieuses, des traits piquants, les nuances les plus délicates, les plus imperceptibles à l'œil ignorant. Suivant que les majuscules sont bouclées ou unies, les lettres régulières ou superposées les unes aux autres, ce microscope de la science grossit merveilleusement vos défauts pour laisser intactes vos minuscules qualités.

Est-ce par malice ou par culte de la science ? Le fait est que sans gêne aucune, on vous imagine brune ou blonde. On vous découvre un caractère pacifique, violent, boudeur même, une nature capricieuse, tapageuse, indolente ou irascible. On lira que vous avez un esprit original, prime sautier ou lent et banal. On poussera même les recherches jusqu'à établir que votre calligraphie laisse sous entendre une aptitude prononcée pour la musique, la peinture et... Mais je n'en finirais pas si j'imaginai d'énumérer cette multitude de défauts ou de qualités qui pour être mignons, n'en froissent ou n'en flattent pas moins l'amour-propre d'une jeune fille lorsqu'on les lui découvre.

Avis aux lectrices qui désirent connaître le caractère de celui qui doit être tôt ou tard le compagnon de leur existence. C'est là, je crois, un excellent moyen de constater le dessous de ces airs mielleux qui le plus souvent se fondent le lendemain du *conjungo*, de ces perpétuels sourires qui opèrent une si douloureuse révolution au foyer, lorsqu'ils disparaissent et surtout le dessous de ces serments de fidélité vingt fois murmurés, auxquels le cœur souscrit si rarement.

Oh ! que le graphologue ferait de pitoyables découvertes sous le fard du cœur humain ! Comme la ruse ferait triste figure et se tourmenterait sous la fixité persistante de la lunette impitoyable ! Jamais, bien sûr, ce microscope n'aurait servi plus juste cause !

\* \*

" L'écriture est, pour le graphologue, le relief de l'âme, tangible au regard, a dit Léon Ledieu dans un *Entre nous* récent. Puisqu'il y a liaison intime entre la pensée et l'écriture et que le souci de la forme disparaît quand l'homme écrit dans l'épanchement d'une profonde douleur ou d'un violent amour." N'écrivons donc jamais sous le coup d'une émotion trop grande.

Une lettre vous annonce-t-elle que vous êtes victime d'une duperie ? Vous sentez aussitôt votre

cœur se contracter, se serrer ; vous êtes toute bouleversée. Répandez-vous alors jusqu'à ce que paix s'ensuive en paroles anères contre l'auteur de cette injure mais, de grâce, ne répondez pas... Si vous le faites, indubitablement, vous tracerez des lettres agitées avec finales dures et d'après la science vous serez, du coup, une personne colère, violente, irritable. En vain témoignerez-vous de la fausseté de cette assertion, vous en serez quitte pour quelque sourire sceptique... Et notez qu'on ne tiendra aucun compte de la cause de votre emportement.

La science, voyez-vous, ne souffre pas de controverse. Elle est impeccable. De même qu'elle vous procure le plaisir de causer avec une amie à plusieurs milliers de distance, de même sa puissance n'admet aucune résistance lorsqu'il s'agit de dévoiler votre caractère et vos aptitudes.

*Gilberte*

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La communication que nous recevions, ces jours derniers, de notre excellent ami et collaborateur, M. J. B. Chatrian, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, Belgique, parle d'elle-même, et parle d'or. Nous la transmettons à nos lecteurs, dans son intégrité. Ils n'en seront pas moins que nous glorieux et contents, par la sympathie qui nous unit en le MONDE ILLUSTRÉ.

Dans ce même numéro nous donnons l'article bibliographique, non moins intéressant grâce à l'auteur et au sujet, de notre correspondant bien aimable.

Mon cher monsieur St-Elme.

Une bonne fortune pour le MONDE ILLUSTRÉ, dont je m'empresse de vous faire part et que vous voudrez bien annoncer à vos si sympathiques lecteurs.

Un jeune poète de grand talent, dont la nouvelle œuvre, longtemps attendue, vient de voir le jour chez Fica bacher, sous ce titre gracieux, *Néiges d'Avril*, serait heureux d'entrer au nombre des collaborateurs de votre grande et belle publication. Et c'est, pour moi un double honneur que de vous présenter François Casale, pseudonyme sous lequel se dérobe une jeune compatriote d'Alsace, du cher pays dont elle a, comme moi, le culte ardent et passionné.

Vici, avec quelques extraits du volume, une appréciation que vous pourriez publier : Les poésies, que dans la suite, le MONDE ILLUSTRÉ donnera de François Casale, diront, j'en suis certain, que je ne me trompe pas.

Cordialement à vous,

J. B. CHATRIAN, Avocat.

Février, 1892.

\* \*

Encore une ravissante chansonnette, celle qu nous est parvenue par un des derniers courriers d'Europe, avec l'autographe et les compliments de Mme Marie Edouard Lenoir, notre co-sœur charmante, directrice du *Biographe*, de Bordeaux, département de la Gironde, France.

Ça n'est pas de valeur de rimer d'aussi jolis vers lorsqu'on a un si gentil sujet que celui du gracieux poète : *Mes yeux*. Elle n'en a pas moins bien réussi, et nous la prions d'accepter nos félicitations. Nous complimentons de même l'habile compositeur qui a su trouver une musique digne d'enguirlander ces strophes tant exquises.—J. St E.

NOS GRAVURES

LA FRANCE AU DAHOMEY

La France poursuit pacifiquement son œuvre de civilisation. Dans ce centre de barbarie, naguère encore, elle a tout doucement établi l'égide de son protectorat. Aujourd'hui, non-seulement elle maintient la paix dans cette contrée, mais elle a enrégimenté les belliqueux habitants, les a soumis à la

discipline militaire et en a fait les gardiens policés de leur territoire. Ils ne font pas trop mauvaise mine sous l'uniforme, à en juger par notre gravure.

Je viens de dire le mot *barbarie* à propos du Dahomey : leur culte indigène, que nous illustrons aussi, en donnera une juste idée.—J. St-E.

BIEN QU'UN ENCORE, PETITE SŒUR

Il y a beaucoup de naturel, et du charmant, dans ce tableau de M. Downing. Plus on le considère, plus on se dit : " Est-ce gentil et bien rendu ! " La petite est là, déjà montée sur sa mignonne couchette, prête à s'abandonner au sommeil, après avoir déjà accompli la somme de sacrifice qu'exige, chaque soir, cette grave opération, chez une bambine de son âge.

Cependant, elle ne peut se décider à laisser partir la grande sœur, qui est venue la reconduire, sans lui faire résonner sur la joue trois ou quatre bons baisers. Elle se relève tout debout, court au pied du lit, jette ses chers petits bras au cou de la jeune maman improvisée, et la baise, baise bien fort. Celle-ci s'y prête d'abord bonnement, puis elle y prend goût, en jouit avec son sens plus développé de femme, et cherchant mal à échapper à cette douce étreinte : " Rien qu'un encore, petite sœur, dit elle.—J. St-E.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MARS, a eu lieu samedi, le 2 AVRIL, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	28,730...	\$50.00
2e prix	No.	613....	25.00
3e prix	No.	5,733....	15.00
4e prix	No.	4,538....	10.00
5e prix	No.	25,941....	5.00
6e prix	No.	28,691....	4.00
7e prix	No.	36,894....	3.00
8e prix	No.	9,191....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

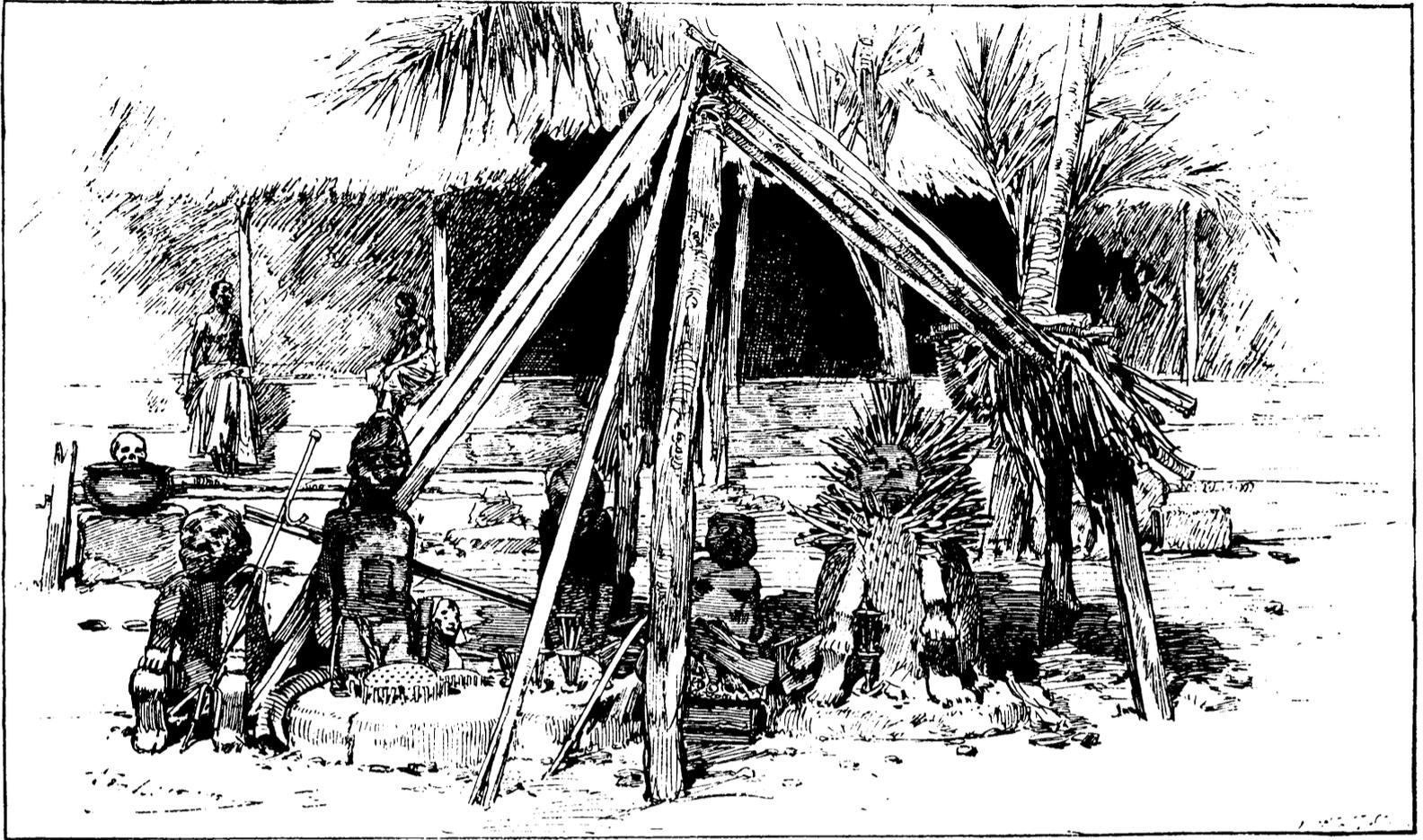
127	7,096	12,059	21,166	26,469	34,065
1,893	7,212	14,427	21,292	27,869	34,158
2,332	7,324	14,873	21,899	28,500	34,178
2,964	7,747	14,983	22,052	28,664	35,052
3,590	8,101	15,077	22,662	28,714	35,131
3,615	8,425	17,021	22,995	29,918	36,108
3,916	8,723	17,819	23,382	29,664	37,430
3,955	8,991	18,216	23,514	30,253	37,656
3,972	9,514	18,724	23,837	30,768	37,956
4,603	9,564	19,019	23,929	31,826	38,111
4,776	9,718	19,228	25,133	31,886	38,629
4,813	9,916	19,397	25,603	32,986	39,581
4,823	10,445	20,678	26,077	33,003	39,663
5,994	10,736	21,137	26,415	33,948	39,744
6,565	11,216				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

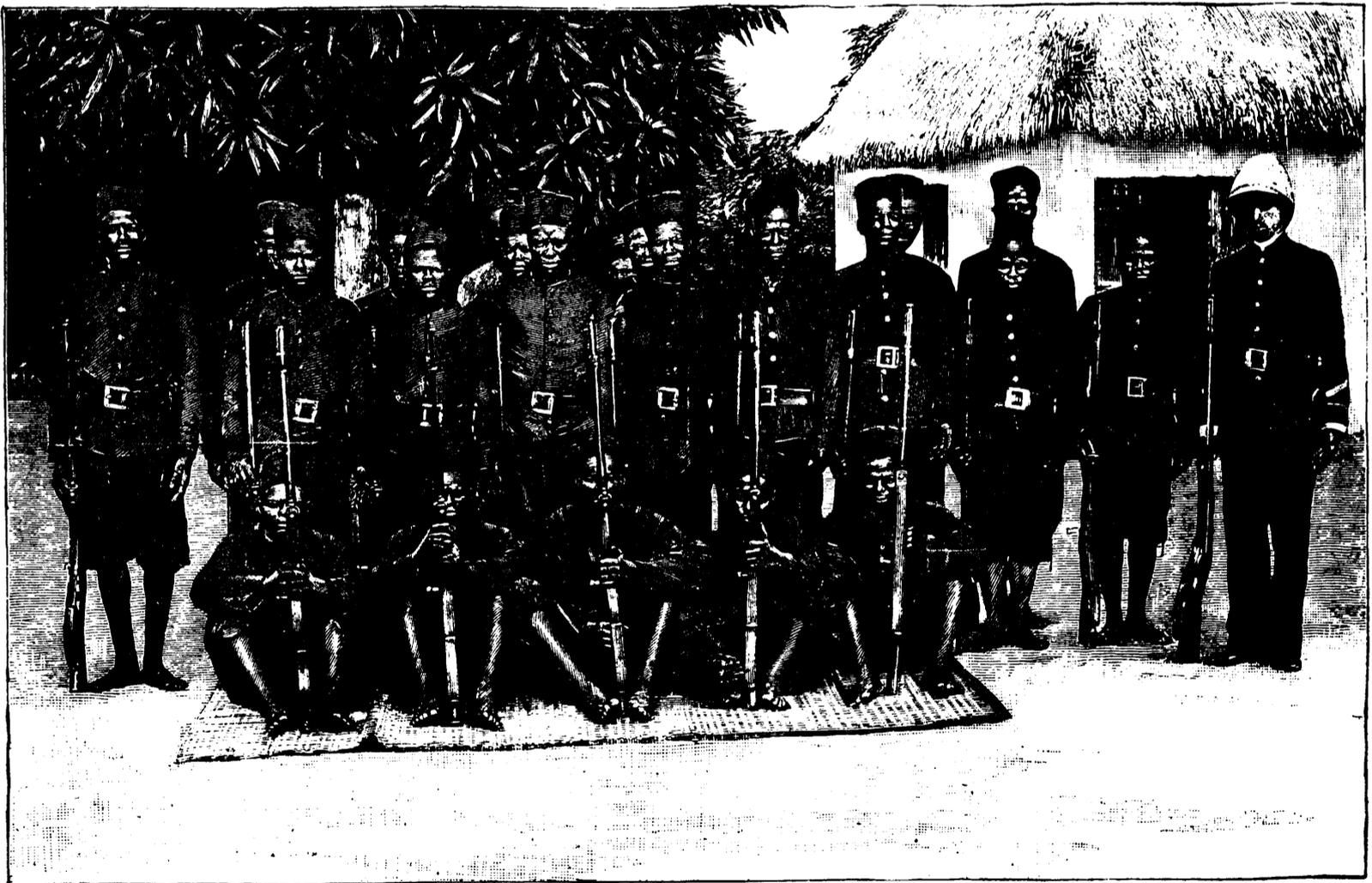
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

On parlait de mariage dans un salon, et on supputait l'importance de quelques dots.

—De mon temps, dit Mme Z... on se contentait des espérances ; mais, aujourd'hui, il faut que la dot soit en rentes et les parents en terre.



AU DAHOMEY. — UN AUTEL A FÉTICHES



LA FRANCE AU DAHOMEY. — LES TIRAILLEURS AOUSSAS



BEAUX-ARTS. — "RIEN QU'ON ENCORE, PETITE ŒUR"

## LA CLOCHETTE

Clochette  
D'argent,  
Va, jette  
Souvent  
Ta note  
Qui trotte  
Et flotte  
Gaiment,

Tu mêles  
Tes voix  
Si grêles,  
Parfois,  
A celles  
Des belles  
Donzelles  
Aux bois.

Frisonne  
Longtemps,  
Entonne  
Tes chants  
Qu'entraîne  
L'haleine  
S. reine  
Des vents.

Quand vole  
Ton bruit  
Frivole,  
La nuit,  
Zéphyre  
Soupire,  
Ma lyre  
Frémite.

*Albert Fland*

## BIBLIOGRAPHIE

*Neiges d'avril* (\*) ; Poésies par François Casale

"Non, Mademoiselle, ce n'est pas moi qui vous reprocherai jamais de faire des vers : d'abord parce que les vôtres sont charmants, qu'ils sont ingénieux et cependant naturels, et qu'après avoir dans un autre recueil, exprimé avec force tout ce que le patriotisme attristé, tout ce que la rime vengeresse peuvent inspirer à une Alsacienne, vous êtes revenue, plus calme, à votre naturel, qui est fait de sourires et de grâce ; vous avez choisi, de préférence, cette fois, les frais paysages, les légendes, les confidences de l'amitié, les rêveries émuës de votre âge."

Telles sont les premières lignes de la très remarquable préface d'Eugène Manuel, qui ouvre le charmant volume de vers, *Neiges d'Avril*, dont je termine la lecture.

La poésie, — et j'entends par là la véritable poésie, et non ces essais informes de rimailleurs essoufflés pour qui les vers à chevilles, les poèmes sans idée et de style incompréhensible, ridiculement prétentieux, sont la plus haute manifestation de l'art, — n'est pas chose aussi commune qu'on pense, et c'est une véritable jouissance d'artiste, saine et réconfortante à la fois, que de parler d'une œuvre de la valeur de *Neiges d'Avril*.

\* \*

Cela dit, — et je devais le dire pour placer ce commentaire sur son véritable terrain, — ouvrons ensemble ce délicieux écrin que la librairie Fischbacher a habillé, comme toujours, de si gentille façon et choisissons, au hasard du feuillet, quelques-uns des morceaux exquis qui le composent. Ils sont nombreux et nous n'aurons que l'embaras du choix :

## POUR QUI ?

Il est dans les bois des essaims de merles,  
Tout là-bas, où l'herbe est pleine de perles,  
Où le ruisseau clair court sur le gravier ;  
Il est dans les bois des essaims de merles...  
C'est pour l'épervier !

Il est parmi nous des âmes divines,  
Blanches et sans peur comme des hermines,  
Faites de rayons, d'amour et de chants...  
Il est parmi nous des âmes divines :  
C'est pour les méchants !

## SONNET

A. M. A. BARTH

C'est au fond du vieux Louvre, en la salle des dieux :  
Près des sphinx assoupis dans leur rêve extatique,  
Les idoles sont là, débris du monde antique,  
Qui sur la foule obscure entr'ouvrent leurs longs yeux.

Hélas ! tout l'univers était déjà si vieux  
Quand l'Égypte à leurs pieds chantait son fier cantique !  
Que la foule aujourd'hui raille, admire ou critique,  
Elles ont vu passer tant d'hommes sous les cieus !

(\*) Un volume, chez Fischbacher, à Paris. Prix : 3 fr.

Elles ont à jamais, sur leur face brunie,  
Un sourire sans fin d'une étrange ironie,  
Dont le charme cruel fait douter et souffrir.

Car il est un tourment qui n'a point de paroles  
Dans ce sourire froid des anciennes idoles  
Qui depuis cinq mille ans nous regardent mourir !

\* \*

Voilà, entre bien d'autres, deux morceaux achevés, mais combien nous voudrions encore vous donner en entier : *Les Hirondelles*, d'un charme si pénétrant ; *les Oubliés* ; *la Petite Fille aux étoiles*, cette gracieuse piécette, toute d'émotion, et dans des genres divers : *Boutade*, *Quand même*, *la Ballade d'Yseult* et cette splendide *Forêt muette*, où

Elle passait ici, souriante et légère,  
La dame aux yeux profonds qu'on nommait Bréngère :  
Elle venait rêver dans la paix des grands bois.

Mais en voilà assez, je pense, pour vous inviter à mettre *Neiges d'Avril* dans le rayon privilégié de vos auteurs favoris, — ceux qu'on relit souvent la journée finie, lorsque les beaux vers font sur les nerfs endoloris l'effet de la belle musique ou des riants paysages...

Et pour terminer par une appréciation générale, qui domine toute cette œuvre et que, pour cette raison, j'aurais peut-être bien fait de rappeler au début de ces lignes, l'impression que cette lecture laisse dans l'âme est riante, joyeuse, consolante même, et je tiens à en féliciter grandement l'auteur. Ce n'est pas de cette poésie qui distille comme à plaisir la mélancolie à haute dose, et dont les auteurs de vingt ans ont prétendument tout souffert, avant même de savoir ce que c'est que la souffrance et qui prennent la vie sous son côté le plus noir, sinistrement terre à terre, où tout n'est que lassitude, sombres horizons, sans au delà et sans espérance.

Et si vous me permettez, mademoiselle, à moi aussi, quelques lignes pour finir, je serai heureux de vous dire après le grand poète Eugène Manuel : "Donnez nous encore beaucoup de *Neiges d'Avril* et aussi de *Quand même*, votre première œuvre, ces pages où votre patriotisme d'Alsacienne a chanté vos douleurs, qui sont aussi les miennes, — et que votre poésie soit toujours riante, faite de grâce naïve et de tendresse émue, avec parfois une pointe de raillerie pour nos travers et même un peu de ce bon rire gaulois qui est le rire de notre pays... Ne craignez pas d'abuser du soleil, des fleurs, de la gaieté : tant de poètes sont si tristes à vingt ans !..."

*J. B. Clabian*

## SOUS LA MER

LES IMPRESSIONS D'UN PLONGEUR

La *Revue scientifique* décrit à ses lecteurs les "Impressions d'un plongeur." L'auteur de l'article a jugé avec raison qu'un naturaliste s'occupant de zoologie sous-marine, devait autant que possible étudier *de visu* les animaux dont il s'occupe et le milieu où ils vivent. C'est le seul moyen d'éviter de grosses erreurs ou les interprétations inexactes de faits connus seulement par à peu près. Il y a deux moyens d'observer les animaux marins en vie : les aquariums, et surtout le scaphandre. Mais ils ne sont pas à la portée de tous : avec le scaphandre, il faut un bateau assez fort, une équipe d'hommes compétents, le tout à soi et à ses ordres, car la liberté est un grand élément de succès dans toute investigation scientifique.

"Les chercheurs doivent descendre eux mêmes, car la science ne saurait tirer aucun profit des dires des plongeurs de profession ; leur véracité est au dessous de tout ce qu'on peut imaginer ; et puis, ils regardent sans voir.

"La première plongée que l'on fait est nulle

pour l'observation des choses extérieures. L'on voit trente-six couleurs, et c'est tout. C'est que cette première plongée ne laisse guère de souvenirs agréables. L'on vous habille d'abord comme pour supporter les froids de la Sibérie, précaution que, pour ma part, je trouve superflue dans la Méditerranée. Vêtu de bas, caleçons, chemise et tricot de laine, je n'ai jamais senti le froid.

"Puis vient l'habit ample, mais raide, où il faut s'introduire par le trou du col, et le casque qui résonne comme si l'on avait la tête dans une marmite. Après cela l'on vous met le ceinturon avec le poignard, les souliers à semelles de plomb et les plombs de poitrine et de dos...

Habillé, casqué, la glace du casque vissée, le plongeur commence à descendre, tandis qu'on pompe à bord pour lui envoyer de l'air :

"Il vous arrive de petites bouffées d'un air parfumé à l'huile de machine et au caoutchouc. En descendant, on éprouve une oppression dont on se sent inquiet les premières fois. Mais on s'y fait vite. La cause en paraît être la pression croissante sur les alvéoles du poumon, qui entrave les échanges gazeux.

"La sensation la plus désagréable que produit la descente consiste dans des douleurs d'oreilles, douleurs aiguës et accompagnées d'un sentiment de vertige. C'est l'air contenu dans l'oreille moyenne qui se comprime ; le tympan se tend et renforce les osselets, jusqu'à ce qu'une bulle réussisse à se frayer un passage à travers la trompe d'Eustache.

"Le vertige qu'on éprouve en même temps a la même origine. Il s'explique par ce fait que l'oreille interne est le siège du sens de la direction.

"Les gravures représentent le scaphandrier marchant au fond comme on le ferait sur terre ; cela est faux. On ne peut avancer qu'à la condition de pencher résolument tout le corps à 45° dans la direction qu'on veut suivre, se poussant sur la pointe des pieds dans une attitude qui ferait rire si on la voyait, et s'aidant des bras comme dans la natation. Sur un fond accidenté, il vaut mieux ramper sur les mains et sur les genoux.

"En revanche, on arrive à faire au fond de l'eau des choses impossibles dans l'air, comme, par exemple, se laisser tomber au bas d'une paroi de rochers. Ou, inversement, l'on escaladera une paroi verticale en laissant accumuler un peu d'air dans l'habit et en plantant le bout des doigts dans les moindres anfractuosités. Sur ce terrain accidenté, on passera en quelque sorte au vol d'une saillie de rocher à l'autre ; mais tout cela suppose une certaine virtuosité qui ne s'acquiert qu'à la longue.

A quelle profondeur le plongeur y voit-il encore suffisamment ? A quelle distance autour de lui aperçoit-il les objets environnants ? En eau claire et par un ciel couvert, on n'y voit plus assez à trente mètres de profondeur pour récolter de petits animaux. Dans les mêmes conditions, on ne saurait distinguer un rocher à plus de sept ou huit mètres de distance horizontale. Si le soleil brille et si l'eau est bien limpide, on arrivera à voir un objet brillant à une vingtaine de mètres.

## NOUVELLES A LA MAIN

Toto interroge sa mère :

—N'est ce pas, maman, que ma bonne n'ira pas au ciel ?

—Pourquoi pas, si elle est sage ?

—Ah ! je croyais qu'il n'y avait pas de chambres de domestiques !

\* \*

Le docteur Z... est un sceptique d'esprit. Il s'est exclusivement voué aux maladies du larynx. Résolution qu'il motivait ainsi l'autre jour :

—Je me suis fait spécialiste, parce que, de cette façon, on limite ses erreurs.

\* \*

Si l'on vous apprend brusquement que votre dernière heure va sonner, n'hésitez pas une seconde.

Retardez la pendule !

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL. 9 AVRIL 1892

## Mlle DE KERVEN

## DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

—Êtes-vous content et doutez-vous encore ?

Pendant quelques secondes, Olivier cacha dans ses deux mains son visage décomposé

Quand il releva la tête, de grosses larmes roulaient sur ses joues.

—Non, ma'heureuse femme, balbutia-t-il, je ne doute plus... J'ai vu le crime et je vois le châtement !... Annunziata, que vous ai-je fait !...

—Olivier, s'écria Carmen, que voulez-vous dire ? Je vous entends, mais je ne vous comprends pas...

—Assez de mensonge !... assez d'infamie ! répliqua le jeune homme en attendant la main vers l'un des miroirs de Venise. Cette glace reflétait votre image tandis que vous jetiez dans mon verre le poison qui coule en ce moment dans vos veines ! Annunziata, votre père est notre juge à tous deux ! il sait qu'en mémoire de lui vous étiez sacrée pour moi ! Vous ai-je reproché vos trahisons ? Non, je pardonnais tout à la fille de don José ! En ce moment encore, où vous venez d'attaquer, non plus mon honneur, mais ma vie, le courage me manquerait pour vous punir ! Annunziata, le châtement s'approche, mais ce n'est pas moi qui l'envoie !... ce n'est pas ma vengeance qui vous frappe, c'est la justice de Dieu qui s'empare de vous !

Les paroles d'Olivier frappaient l'oreille de Carmen, mais n'arrivaient point jusqu'à son intelligence.

La plus puissante de toutes les préoccupations s'emparait d'elle, la dominait, l'étreignait corps et âme.

Elle voyait les minutes s'écouler ; elle se souvenait que dans une demi-heure il serait trop tard pour prendre utilement le contre-poison ; elle maudissait la présence de son mari qui l'empêchait d'aller boire à longs traits la vie ; il lui semblait enfin qu'elle sentait déjà un vague engourdissement ralentir son sang dans ses veines et que son agonie commençait...

Ses yeux ne pouvaient se détacher d'une pendule de Boule placée sur son piédoche en face d'elle ; ils suivaient avec une terreur croissante la marche régulière de la grande aiguille sur le cadran d'émail.

Cette aiguille marquait en ce moment 8½ heures. —Oh ! que ne puis-je arrêter la marche du temps ? se disait Carmen. Dix années de ma vie pour gagner une heure !

Olivier continua :

—Il vous fallait ma mort, Annunziata, pour vous rendre libre... la haine que je vous inspire était doublée de l'amour que vous ressentez pour un autre... vous m'assassiniez afin d'aller rejoindre George de Grancey, et de ne plus jamais vous séparer de lui... Eh bien ! le crime serait inutile, s'il eût été commis ! Georges ne vous aurait pas attendue ce soir, car, la nuit dernière, je l'ai tué, c'est dans la mort que vous alliez vous réunir !...

Carmen poussa un cri sourd ; ses membres se roidirent ; ses yeux tournèrent dans leurs orbites et elle tomba sans connaissance sur le tapis.

—Malheureuse femme ! se dit Olivier, elle est

Un palefrenier venait de sortir de son écurie miss Betsy et la tenait en main.

Cette jument d'une admirable pureté de formes, était noire comme un soupirail de l'enfer, elle avait une étoile blanche au milieu du front, et une crinière longue et soyeuse, pareille à une chevelure de femme.

En voyant venir Olivier, la jument se mit à hennir et gratta joyeusement le sol.

Le jeune homme la caressa de la main et se mit en selle par un élan rapide et sûr.

Dans ce moment les basques de son habit s'écartèrent et le vieux valet de chambre, debout auprès de miss Betsy, aperçut la ceinture de son maître et les pistolets passés dans cette ceinture.

—Monsieur, s'écria-t-il, est-ce que vous partez ?

—Oui, mon vieux Zéphir, je pars.

—Tout seul ?

—Comme tu vois.

—Et le navire ?

—Tu vas aller de ma part trouver le capitaine et tu lui diras de le laisser dans les bassins.

—Avez-vous quelques ordres à me donner, monsieur, avant de vous mettre en route ?

—Aucun.

—Même relativement à madame ?...

—Madame est sa maîtresse désormais, et ce qu'elle fera sera bien fait. Allons, adieu, mon vieux Zéphir, donne-moi ta main et ne m'oublie pas.

—Vous oublier, monsieur ! par exemple ! tant que durera votre absence je prierai pour vous matin et soir !... et plutôt deux fois qu'une... Serez-vous longtemps, monsieur ?

Olivier ne répondit pas.

—Enfin, monsieur, où donc allez-vous ? reprit Zéphir.

—Où je vais ? Au bout du monde peut-être.

—Et quand reviendrez-vous ?

—Jamais.

Et Olivier, piquant des deux, sortit de la cour au galop, laissant le vieux serviteur stupéfié et anéanti par les dernières paroles de son maître.

## XII

## LA DÉLATION

Carmen fut rappelée à elle-même par une vive sensation de fraîcheur. Ses femmes de chambre, agenouillées à côté d'elle, mouillaient ses tempes avec de l'eau mêlée de vinaigre.

Au moment où elle ouvrit les yeux, sa présence d'esprit lui revint tout entière et d'un seul coup.

—Ah ! s'écria-t-elle, est-il encore temps ?

Son regard chercha le cadran de la pendule et le rencontra.

La grande aiguille allait atteindre le chiffre IX.

Carmen se dressa par un mouvement presque convulsif.

Il n'y avait pas tout à fait une demi-heure que le poison coulait dans ses veines... L'antidote de Morales pouvait produire son effet, mais, dans trois minutes, il serait trop tard...

La jeune femme comprit l'implacable immence du péril.

Déjà la mort la touchait de son doigt glacé... elle le sentait, et elle ne voulait pas mourir !...



Carmen tenait de sa main droite le flocon rouge débouché.—Page 785, col 2

perdue, c'est moi qui vais être libre ! Allons, Dieu est grand : Dieu est juste !...

Il ouvrit la porte ; il appela les filles de chambre de Carmen, et il leur dit :

—Secourez votre maîtresse qui vient de se trouver mal...

Abandonnant alors l'ex-baladi e à leurs soins, il donna l'ordre à Zéphir Coquin de lui faire seller à l'instant miss Betsy, sa jument favorite, ardente et infatigable pouliche née en Angleterre d'un étalon arabe et d'une mère irlandaise.

Il entra dans son appartement pour attacher autour de ses reins une ceinture de cuir fauve bourrée d'or et de traites.

Dans cette ceinture il passa deux pistolets. Il jeta sur son épaule un manteau roulé et il descendit.

Elle était debout.

En quelques élans d'une course folle elle traversa la salle à manger ; elle gravit les degrés de l'escalier ; elle franchit l'antichambre et le petit salon qui précédaient sa chambre à coucher ; elle ouvrit le meuble dans lequel, la veille, elle avait serré le contre poison, et, approchant le flacon de ses lèvres, elle but avidement....

L'énergie fébrile, la prodigieuse surexcitation qui l'avaient soutenue jusqu'à ce moment, l'abandonnèrent aussitôt.

Une soudaine et complète prostration paralysa ses membres ; il lui sembla que le parquet manqua sous ses pieds, que les murailles dansaient autour d'elle une ronde effrénée, et, perdant connaissance pour la seconde fois, elle tomba près du flacon vide et du meuble entr'ouvert, en se disant :

—Il était trop tard.... je suis perdue....

Cet évanouissement dura beaucoup plus longtemps que le premier.

La journée presque toute entière s'était écoulée lorsque Carmen reprit ses sens.

Le crépuscule descendait du ciel. Trois ou quatre bougies allumées combattaient à demi les ténèbres naissantes. La jeune femme était couchée dans son lit, et deux personnes se tenaient debout à côté de ce lit.

L'ex-baladine reconnut son frère et le médecin de la maison.

Elle fit un mouvement léger.

—Ah ! s'écria Moralès, voici Madame qui revient à elle....

Le médecin lui prit aussitôt le bras et appuya le doigt sur sa veine, en demandant :

—Comment vous trouvez-vous, madame ?....

—Je ne souffre pas.... répondit Carmen, suis-je malade ?....

Le docteur interrogea le pouls avant de répondre.

—J'ai pu le croire un moment, dit-il ensuite, mais me voici complètement rassuré.... vous avez la peau fraîche, nulle trace de fièvre, et je crois qu'aucune inquiétude n'est possible.... une nuit de sommeil vous remettra complètement et vous vous réveillerez demain matin aussi bien portante que de coutume....

Après ces paroles de bon augure, le médecin prescrivit une potion soporifique tout à fait anodine et se retira.

Carmen avait hâte de se retrouver seule avec son frère.

—Au nom du ciel, s'écria Moralès, dis-moi bien vite ce qui s'est passé !....

—Ne l'as-tu pas compris ? ne l'as-tu pas deviné ?

—Non, et je me perds en conjectures depuis ce matin....

—Eh bien ! le poison préparé pour Olivier, c'est moi qui l'ai bu....

—Comment ?.... pourquoi ?....

—Une des glaces de la salle à manger m'avait trahie ! Olivier m'avait vue lui verser ce poison !

—Et alors il t'a contrainte à boire à sa place ?

—Oui, et sans le flacon vert tu n'aurais plus de sœur !....

—Ah ! ah ! fit Moralès triomphant, tu vois que j'ai bien fait de te forcer à prendre ce flacon dont tu ne voulais pas ! Que te disais-je, petite sœur ?.... *sait-on jamais ce qui peut arriver ?*....

Allons, mon inspiration était bonne !.... à l'heure qu'il est ton mari te croit morte, et, selon toute apparence, il te regrette médiocrement....

—Il me croit morte, dis-tu ? répéta Carmen étonnée.

—Sans doute.

—Où donc est-il ?....

—Parti.

—Quand ?....

—Pendant ton premier évanouissement....

—Pour aller où ?....

—Pour aller au bout du monde ! Ce sont ses propres paroles.

—A qui les a-t-il dites ?

—A ce vieux fou de Zéphir Coquin.

—Et doit-il revenir bientôt ?....

—Jamais !.... C'est toujours lui qui l'a dit.

Carmen se souleva dans son lit.

—Moralès, s'écria-t-elle, parles-tu sérieusement ?....

—Sérieusement et véritablement. Nous sommes les maîtres de la maison. Ton mari s'est mis en route sur sa bonne jument *miss Betsy*.... Je revenais du Havre et je l'ai vu passer.... il courait comme un homme qui sentirait la justice à ses trousses.... et je sais de quelle façon courent ces gens-là !....

—La justice ! répéta Carmen d'une voix sourde ; la justice !.... il fuit en effet devant elle, et sans doute il fuit en vain....

—Est-ce possible ? que me dis-tu là ?... Olivier aurait-il commis un crime, par hasard ?....

—Oui.

—Lequel ?

—Un assassinat.

—Je voudrais te croire, petite sœur, mais, franchement, la chose est peu vraisemblable....

—Et cependant elle est vraie ! Sais-tu pourquoi mon mari avait si grande hâte de s'éloigner et de mettre l'immensité de l'Océan entre lui et cette ville ?.... Sais-tu pourquoi il voulait partir ce matin et non plus ce soir....

—Comment le saurais-je ?

—Eh bien, c'est que, la nuit dernière, il a tué Georges de Grancey !

—Il a tué Georges de Grancey !.... il a tué le gouverneur du Havre ! un seigneur allié aux plus illustres familles de la cour ! Ah ! miséricorde ! je ne voudrais pas être dans sa peau s'il a fait cela ! Mais qui l'a dit ?

—Lui-même.

—Le malheureux !.... il s'en est vanté !.... Mais il est donc fou ! on le poursuivra, on le rattrapera, on lui fera son procès, on le condamnera bel et bien !.... Caramba !.... caramba, ma sœur, sa tête, à l'heure qu'il est, n'est pas solide sur ses épaules ! et je crois que te voilà veuve !....

—J'y compte, murmura Carmen avec un horrible sourire.

—Mais, reprit Moralès, peut-être ton mari a-t-il tué M. de Grancey tout bonnement en duel ?....

Carmen haussa les épaules.

—Allons donc ! répliqua-t-elle, un duel, sans témoins ! la nuit ! à qui persuadera-t-il cela, et comment viendrait-il à bout de le prouver à ses juges ?.... Et d'ailleurs sa fuite précipitée ne constitue-t-elle pas, à elle seule, une preuve écrasante contre lui ?....

—Tu as raison, cent fois raison.... Mais qui le dénoncera ?

—Moi. Il a tué l'homme que j'aimais, il a voulu me tuer. Je lui rendrai le mal pour le mal. C'est la peine du talion !.... C'est justice !

—Prends garde à ce que tu vas faire !

—Ne sais-tu donc pas, mon frère, répliqua l'ex-baladine avec une orgueilleuse confiance, que je ne dirai aux gens de loi que ce qu'il me plaira de leur dire, et qu'ils croiront aveuglément tout ce que je voudrai qu'ils croient ?....

—Tu es habile, tu es très habile, oh !.... je n'en ai jamais douté. Mais prends garde.... de me compromettre....

—Ah ! que te voilà bien tel que je t'ai toujours connu ! s'écria Carmen : égoïste féroce, et ne pensant qu'à toi !

—Que veux-tu ? j'ai pour devise un dicton vieux et sage : *Charité bien ordonnée commence par soi-même* !....

—Enfin, mon frère, sois sans crainte, tu ne seras pas compromis.... Foi de Carmen, tu peux dormir en paix.

—Cette parole me tranquillise.

—Et, maintenant, quitte-moi....

—Tu veux rester seule ?

—Oui. Cette nuit je vais pleurer Georges assassiné, et demain je travaillerai à notre commune vengeance !....

Moralès prit avec respect congé de sa sœur dont le génie tout à fait supérieur lui imposait.

Il se retira dans son appartement particulier, et là, pour chasser quelques idées sombres qui venaient malgré lui l'assaillir, il se mit à compter son argent.

Le cliquetis métallique de l'or agité résumait pour l'honorable don Gasman la panacée universelle.

Le lendemain la population du Havre était dans une indescriptible état d'inquiétude et de fiévreuse agitation.

Le bruit commençait à se répandre que depuis quarante huit heures le marquis Georges de Grancey, gouverneur de la ville, avait quitté son hôtel, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Les magistrats municipaux, le lieutenant civil, les juges criminels, multipliaient leurs enquêtes et ordonnaient force recherches de tous côtés.

Enquêtes et recherches n'aboutissaient point.

Un étrange mystère entourait la disparition du gentilhomme.

L'avant-veille, vers dix heures et demie du soir, son valet de chambre était venu prendre ses ordres.

—Je n'ai pas besoin de vos services, lui avait dit M. de Grancey, je me déshabillerai seul.... Vous n'entrerez dans mon appartement qu'à dix heures, demain matin, et si quelqu'un me demandait avant ce moment, vous répondriez que ma porte est fermée pour tout le monde....

Le lendemain, à l'heure dite, le valet, en pénétrant chez son maître, avait constaté, à sa grande surprise, que la chambre était vide et que le lit n'était pas défait.

Donc le marquis avait passé la nuit entière hors de l'hôtel.

En conséquence, le valet jugea prudent d'aller faire sa déclaration aux magistrats.

C'est alors que commencèrent les enquêtes.

On s'égarait parmi les suppositions et les conjectures, et, à mesure que s'écoulaient les heures, on perdait de plus en plus tout espoir de voir paraître le marquis sain et sauf.

Les discoureurs et les nouvellistes se partageaient en deux camps.

Les uns attribuaient la disparition de M. de Grancey à un crime. Les autres croyaient y voir le résultat d'un accident.

L'accident semblait généralement moins probable que le crime.

Comment admettre en effet que le marquis fût sorti de son hôtel au milieu de la nuit dans le but unique d'aller se promener sur la jetée, d'où il serait tombé à la mer ?....

Les factionnaires de service auprès de la tour de François Ier et les douaniers dans l'exercice de leurs fonctions affirmaient n'avoir vu passer personne dont le signalement ressemblât à celui de M. de Grancey.

D'ailleurs, un homme qui se noie crie au secours, appelle à son aide. Or, la nuit avait été calme et des cris de détresse n'auraient pas manqué d'être entendus. En outre, le marquis était un excellent nageur.

La supposition d'un crime ralliait autour d'elle, nous le répétons, de nombreux partisans....

Elle avait cependant des adversaires qui faisaient remarquer, non sans raison, que le gouverneur, aimé et estimé de tous ceux qui l'approchaient, ne comptait pas dans la ville un seul ennemi.

Il fallait donc écarter, comme mobiles du meurtre, la haine et la vengeance.

Restait la cupidité.

Mais la bourse du marquis se trouvait sur un des meubles de sa chambre à coucher. Donc il avait quitté l'hôtel sans emporter d'argent, et l'habitude de messieurs les bandits, par tout pays, n'est guère de tuer un homme lorsque le meurtre de cet homme ne doit rien rapporter.

Les incrédules se demandaient aussi ce que les meurtriers auraient fait du cadavre dont on ne retrouvait nulle trace.

Voilà où en étaient les choses, lorsque le lieutenant civil reçut un billet de Mme Le Vaillant.

Dans ce billet, Carmen le pria de vouloir bien se transporter sans retard à sa maison d'Ingouville, afin d'y recevoir d'importantes communications.

Le magistrat, avons-nous besoin de l'affirmer ? se rendit avec empressement à l'appel de la jeune femme.

—Monsieur, lui dit-elle, le bruit public vient de m'apporter une triste nouvelle.... Le marquis de Grancey me faisait l'honneur de se compter parmi mes amis. Je crois de mon devoir de faire à la justice la révélation de tout ce qui peut amener la découverte de la vérité.

—Savez-vous quelque chose, madame ? demanda le lieutenant civil avidement.

—Rien de positif. Mais enfin ce que je vais vous apprendre aura peut-être au moins le mérite de vous mettre sur la voie....

—Veuillez vous expliquer, madame. Dans des circonstances aussi graves, aussi mystérieuses que celles qui se présentent aujourd'hui, tout est important, et parfois le plus minime indice acquiert une immense valeur par les horizons nouveaux qu'il fait entrevoir et devient le poteau indicateur désignant l'entrée du chemin non encore parcouru qui peut être conduit au but....

—Eh bien ! monsieur, je crois fermement qu'un crime a été commis....

—Beaucoup de gens le croient comme vous. Mais ce qu'il importe de connaître, c'est la base sur laquelle repose votre conviction.

—M. de Grancey avait un ennemi.

—En êtes-vous certaine ?....

—J'en suis certaine.... j'en ai la preuve.

—Quel était cet ennemi ?

—Mon mari.

—Eh quoi ! madame, s'écria le magistrat stupéfait, vous soupçonnez, vous dénoncez M. Le Vaillant ?....

—Que Dieu m'en garde ! !

—Cependant vos paroles semblent impliquer une accusation. Vous croyez à un crime, vous signalez l'existence d'un ennemi, et cet ennemi, selon vous, ne serait autre que votre mari....

—Que prétendez-vous en conclure ?.... interrompit Carmen.

—Madame, un vieux jurisconsulte avait coutume de dire : "cherchez à qui le crime profite." Si un homme tombe assassiné, et si cet homme n'a qu'un seul ennemi, c'est cet ennemi qu'il est logique de soupçonner....

—J'ai la certitude que mon mari est incapable de toute mauvaise action, mais je crois possible qu'un ami trop dévoué ou qu'un serviteur aveuglément fanatique ait frappé le marquis de Grancey pour son compte, sans son ordre et sans son aveu....

—Cela est possible, en effet, et nous cherchons dans cette voie. Mais je suis obligé, madame, de vous adresser une ou deux questions... d'une nature très délicate....

—Faites, monsieur. Si je vous ai prié de venir c'est que je suis prête à vous répondre.... quelles que soient les choses que vous ayez à me demander.

—Il me faut, madame, tout d'abord, vous prier de m'apprendre quels étaient les motifs de la haine de M. Le Vaillant à l'endroit du marquis de Grancey.

—Un seul, la jalousie, répondit Carmen sans hésitation....

—La jalousie ! répéta le lieutenant civil, marchant de surprise en surprise.

—Oui, monsieur. Cette passion sinistre qui, depuis que le monde existe, a allumé tant d'incendies et fait verser tant de sang.

—Madame, reprit le magistrat avec un embarras visible, pardonnez-moi, je vous en supplie de nouveau, si je formule un interrogatoire indiscret et presque inconvenant.... Je m'y crois autorisé par votre franchise elle-même.... M. Le Vaillant, vous venez de me le dire, était jaloux.... Mais avait-il le droit de l'être ?

—Non, monsieur, il n'avait pas le droit de soupçonner sa femme.... Je connais mes devoirs et je les respecte.

—Cependant le marquis de Grancey vous aimait ?

—Il me le disait, du moins.

—Et vous lui permettiez de vous le dire ?

—Pourquoi non ? Une femme, lorsqu'elle est sûre d'elle-même, peut écouter sans danger les paroles d'un galant homme.

Le magistrat ne crut pas devoir relever la théorie passablement audacieuse que Carmen venait de mettre en avant.

—Cette jalousie, reprit-il, a-t-elle amené quelque éclat fâcheux entre M. Le Vaillant, et le marquis de Grancey ?

—M. Le Vaillant, mal conseillé par une passion qui ne raisonne guère, a prié le marquis de ne plus nous honorer de ses visites.

—Qu'a fait alors M. de Grancey ?

—Il n'est pas revenu, et il a écrit....

—A vous, madame ?

—Naturellement.

—Et vous avez reçu ses lettres ?

—Il le fallait bien. Elles arrivaient jusque dans ma chambre, sans qu'il me fût possible de deviner par qui elles avaient été apportées. Je dois ajouter, d'ailleurs, que j'aurais été désolée de blesser par un refus discourtois cet aimable gentilhomme, vis à vis duquel mon mari me semblait avoir des torts graves.

—Cette correspondance a-t-elle duré longtemps ?

—Deux mois environ.

—Que faisiez-vous des lettres de M. de Grancey, après les avoir lues ?

—Je les brûlais.

—Votre mari n'en a-t-il jamais surpris entre vos mains ?

—Une seule, dont il s'est emparé par la violence.

—Quand ?

—Avant-hier.

—En connaissez-vous le contenu ?

—Oui.

—Que vous mandait M. de Grancey dans cette lettre ?

—Il me suppliait de ne pas le désespérer plus longtemps par mes rigueurs.... il me conjurait de lui accorder un rendez-vous de quelques minutes ; il me parlait d'une petite maison où je pourrais, disait-il, me rendre sans être vue et sans éveiller les soupçons, et qu'il venait d'acheter, tout exprès pour m'y recevoir, dans une ruelle déserte qui longe la muraille de mon jardin....

Le magistrat dressa l'oreille comme un cheval de bataille aux premiers sons de la trompette guerrière.

—Une petite maison, répéta-t-il, dans une ruelle déserte ?....

—Oui, monsieur. Je vous ai répété les expressions textuelles de la lettre du marquis.

—Et M. Le Vaillant a eu cette lettre sous les yeux ?

—Il me l'a arrachée malgré ma résistance, en me meurtrissant les poignets, et il l'a emportée dans son appartement, où il s'est enfermé.

Le lieutenant civil réfléchit pendant un instant.

—Madame, dit-il ensuite, vous aviez raison, vos communications sont de la plus haute importance. Il est indispensable que je voie M. Le Vaillant, et que je le voie sur l'heure.... Auriez-vous la bonté de le faire prévenir de ma présence et de mon désir ?

Carmen regarda le magistrat avec un air d'étonnement parfaitement joué.

—Eh ! monsieur, s'écria-t-elle, ignorez-vous donc que mon mari n'est plus ici ?....

—Je l'ignorais en effet, madame. Quand est-il parti ?

—Hier matin.

—De quelle façon ?

—A cheval.

—Accompagné ?

—Non, monsieur, absolument seul.

—Où est-il allé ?

—Je ne le sais pas.

—Quand doit-il revenir ?

—Je l'ignore.

—Comment se fait-il, madame, que vous ne sachiez rien de tout cela ?

—M. Le Vaillant n'avait prévenu personne de son départ.... départ d'autant plus inexplicable que nous devions, quelques heures plus tard, nous embarquer et mettre à la voile pour la Havane, où j'ai des propriétés.... Il est parti brusquement, à l'improviste, me laissant évanouie à la suite d'une épouvantable scène de jalousie qu'il venait de me faire.... Je n'ai appris ce que je pourrais appeler sa fuite qu'en revenant à moi-même, au bout d'une heure, et cette nouvelle inattendue m'a bouleversée au point de me plonger dans un nouvel évanouissement qui s'est prolongé jusqu'au soir. La dernière personne de cette maison, à qui mon mari ait adressé la parole hier, est un vieux domestique, depuis quarante ans au service de mon beau-père. Désirez-vous l'interroger ?

—Oui, madame.

Carmen donna l'ordre de lui envoyer Zéphir Coquin.

Le valet de chambre ne se fit point attendre.

—Que vous a dit votre maître, hier, mon ami, au moment de vous quitter ? lui demanda le magistrat.

—M. Olivier m'a dit : "Donne-moi la main et ne m'oublie pas...." répondit Zéphir.

—Est-ce tout ?

—Alors, moi je lui ai dit : "Mais, Monsieur, où allez-vous donc ?" Il a répliqué : "Au bout du monde !" Comme ça me semblait un peu loin, j'ai ajouté : "Quand reviendrez-vous ?" Il a tourné vers moi la tête d'un air triste et doux, puis, en piquant son cheval, qui est parti au galop, il m'a crié : "Jamais ! ! !"

—C'est bien, mon ami ! fit le magistrat, vous pouvez vous retirer.

Zéphir sortit.

—Eh bien ! monsieur, demanda Carmen, que résulte-t-il de tout cela, selon vous ?

Le lieutenant civil questionna au lieu de répondre.

—Existe-t-il dans votre jardin une porte communicant avec la ruelle dont M. de Grancey vous parlait dans sa lettre ?.... demanda-t-il.

—Oui, monsieur.

—Avez-vous une clef de cette porte ?

—Il m'est impossible de vous le dire. Les domestiques le savent sans doute, mais moi je l'ignore.... Il me paraît cependant probable que cette clef doit exister.... Voulez-vous, monsieur, que j'appelle et que je m'informe ?....

—Non, madame ; il est complètement inutile de vous donner cette peine....

—Ce serait si facile.

—Je vous remercie mille fois ; mais je vous répète que c'est inutile.... en ce moment du moins....

Le magistrat se leva.

—Vous partez, monsieur, demanda Carmen.

—Oui, madame, mais, avant ce soir, j'aurai l'honneur de vous revoir.... et, si j'en crois mes pressentiments, ce sera pour vous annoncer que nous avons enfin, grâce à vous, trouvé le mot de l'énigme terrible qui préoccupe la ville entière.

A suivre

DU "MODERN TRUTH," LONDRES, ANG.

"Nous recommandons cette merveilleuse préparation, l'Huile St-Jacob, à tous ceux qui souffrent. Nous connaissons nombre de cures merveilleuses opérées par ce remède." Cette assertion paraît, dans la *Vérité Moderne*, mais c'est de l'histoire ancienne que contre les douleurs l'Huile St-Jacob n'a pas d'égal.

GRANDE OUVERTURE DE MODES DU PRINTEMPS

Mardi, Mercredi, Jeudi, et les jours suivants, j'invite les Dames en général à venir examiner les chapeaux fashionables importés de Paris, Londres et New-York et différentes autres nouveautés, tel que chignons, cravates, etc., etc.

Mde H. POITRAS,  
1889 Notre Dame.

DRS MATHIEU & BERNIER  
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Out-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7288.

CHOSSES ET AUTRES

—L'empereur Guillaume a envoyé à la bibliothèque de l'Université de Toronto une collection de 481 volumes.

—Un Américain a eu la curieuse idée de soumettre ses rêves à une analyse et les a dénombrés. Il en a publié le résultat qui porte sur le nombre formidable de quatre mille ce qui n'a rien d'étonnant, attendu la rapidité avec laquelle les rêves se succèdent et se transforment. Pour lui, les rêves les plus agréables sont ceux du matin. Leur vivacité est maxima en décembre et minima en mars et avril.

**AVIS AUX MÈRES.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

BREUVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à C Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

M Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit : "Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SÍROP DE TÈRÉBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE

65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Nouvelle importation venant d'être reçue.

—PRIX MODÉRÉS—

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS  
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME  
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de plété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

**AUX DAMES.**—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

THIS PAPER may be found on the 25th Nov. 1894. Published by the Montreal Press & Printing Co. 110, St. Jacques St. Montreal, P. Q.

"German Syrup"

Voici un témoignage de M. Frank A. Hale, propriétaire des hôtels De Witt à Lewiston et Tontine à Brunswick, Maine. Les hôteliers voient beaucoup de monde, a lant et venant, et ne manquent pas d'apprécier les personnes et les choses à leur juste valeur. Il dit avoir perdu son père, plusieurs frères et sœurs de la Consomption Pulmonaire, et souffrir lui-même souvent de rhumes qui lui fatiguent l'estomac.

CONSOMPTION

HEREDITAIRE

Chaque fois qu'il se trouve ainsi il se sert du German Syrup de Boschee et se guérit toujours. Voilà un homme qui connaît et n'a pas de doute tous les dangers des affections des poumons et doit être particulièrement sur les remèdes à employer. Quelle est son opinion ? Ecoutez ! "Je n'emploie que le German Syrup de Boschee ; je l'ai conseillé à des centaines de personnes qui s'en sont croisés les bras. Nous pensons tous que c'est le meilleur sirop sur le marché, contre la toux." (1)



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

LOUIS ROEDERER  
ESTABLISHED 1800  
CHAMPAGNE

16070 CASES IMPORTED IN THE UNITED STATES AND CANADA DURING THE YEAR 1891

CARTE BLANCHE A MAGNIFICENT RICH WINE

CARTE BLANCHE IN SEC THE PERFECTION OF A DRY WINE

C. ALFRED CHOUILLOU AGENT - MONTREAL

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

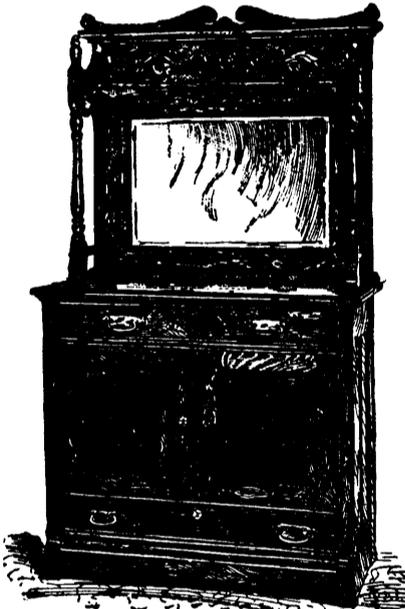
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circlaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant, 51, St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE DE LA LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*E. J. Early*  
Commissaire

Mons, les sous-signés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses  
E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 12 AVRIL 1895

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
200 PRIX DE 300 sont.	60,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.	99,900
999 PRIX DE 100 sont.	99,900

1,131 prix se montant à . . . \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5 ; Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

# Ella en a Guéri d'Autres,

Elle vous guérira, est une vraie assertion de l'action de la Salsepareille d'AYER, quand elle est prise pour les maladies provenant d'un sang impur; mais, en même temps que cette assertion est vraie de la Salsepareille d'AYER, comme des milliers de personnes peuvent l'attester, cela ne peut être véritablement appliqué à d'autres préparations, que des marchands sans principes recommanderont et essayeront de vous en imposer, en vous disant: "juste aussi bonne que celle d'Ayer." Prenez la Salsepareille d'Ayer et seulement la Salsepareille d'Ayer, si vous avez besoin d'un dépuratif du sang et que vous vouliez être soulagé d'une manière permanente. Pendant près de cinquante ans cette médecine a joui d'une grande réputation et a à son actif enregistré un nombre de guérisons, lesquelles n'ont jamais été égalées par d'autres préparations. La Salsepareille d'AYER extirpe les traces des scrofules héréditaires et autres maladies du sang du système et elle a, à bon droit, la confiance du public.

# La Salsepareille d'Ayer.

"Je ne puis m'empêcher d'exprimer ma joie pour le soulagement que j'ai obtenu par l'usage de la Salsepareille d'AYER. J'étais affligé de maux de reins pendant environ six mois, souffrant considérablement de peines à la chute des reins. En outre, mon corps était couvert d'une éruption de boutons. Les remèdes prescrits ne me firent aucun bien. Je commençai alors à prendre de la Salsepareille d'AYER, et en peu de temps les peines cessèrent, et les boutons disparurent. Je conseille à chaque jeune homme ou jeune femme, en cas de maladie résultant d'un sang impur, n'importe depuis combien de temps le cas subsiste, de prendre de la Salsepareille d'AYER." — H. L. Jarmann, 33 William st., New York City.

# Elle Vous Guérira.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

## MAISONS RECOMMANDÉES

**V. ROY & L. E. GAUTHIER,**  
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180  
Édifice de la Banque d'Épargne

**VICTOR ROY** L. E. GAUTHIER  
Élévateur de plancher Chambre 8 et 4

**A. PRÉFONTAINE,**  
ARCHITECTE  
Successeur de feu Victor Bourgeau  
12, Place d'Armes, Montréal

**V. LACOMBE,**  
Architecte et Mesureur  
397, RUE STE-CATHERINE  
Entre les rues Delormier et Parthenais  
Montréal

**J. EMILE VANIER**  
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR  
167, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**J. B. RESTHER & Fils,**  
ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial  
107, RUE SAINT-JACQUES  
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

# Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

## NOTRE CONCOURS DE PROBLEMES

Problèmes reçus depuis notre dernière mention: No 28. "Avalanche"; No 29: "Le succès couronne les recherches du sage"; No 30: "Amour"; No 31: "Patrie."

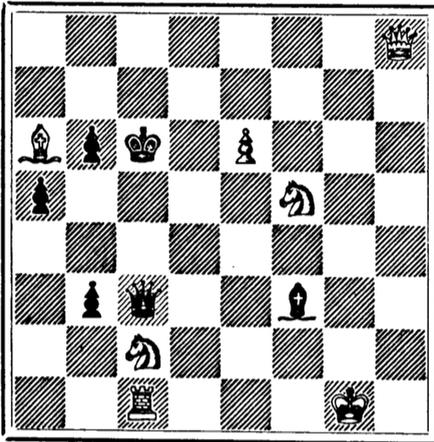
## AUX CORRESPONDANTS

Nap. B., Lévis.—Votre problème sera publié dans la Presse.  
Eugène S., Montréal.—La meilleure revue échiquéenne que nous puissions vous recommander, est la *Stratégie*, publiée à Paris, par M. Numa Preti, 72-74, rue Saint-Sauveur.  
Chs M., Sorel.—Vous trouverez les parties du match Steinitz-Tschigorine dans la Presse du samedi.

## No 32.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. Faysse, Beauvoisin, Gard, France

Noirs—6 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

## Nos 32.—PROBLEME DE DAMES CONCOURS DE PROBLEMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 2.—DEVISE: "Homère."

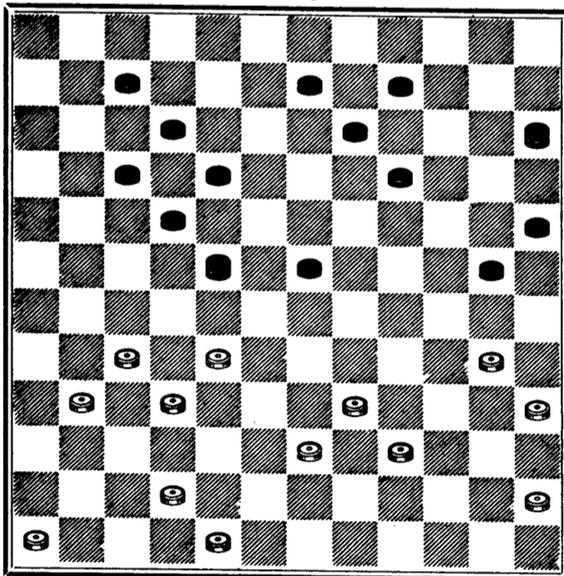
Blancs, 12 pièces.—Pions sur: 30, 37, 41, 47, 49, 50, 53, 56, 59, 60, 62, 63.  
Noirs, 8 pièces.—Dames: 42, 67.—Pions sur: 11, 23, 31, 39, 45, 46.

Les blancs jouent et gagnent.

No 33.

No 3.—DEVISE: "Virgile"

Noirs—13 pièces



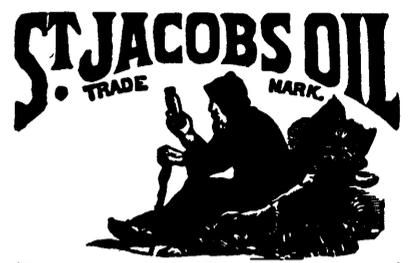
Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

## SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 30 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 31

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
39 à 34	40 à 14	1 D 1 C R	1 R pr C
23 à 17	12 à 34	2 D 3e C R	2 Au choix
35 à 28	22 à 24	3 T 5 R pr P, D 5 R pr P, mat.	Si: 1 F pr C
50 à 45	30 à 41		2 ?
48 à 35	15 à 39	2 D 6 C D	
46 à 33	7 à 39	3 D 6 F mat.	
65 à 30, gagne.			

Solutions du problème d'Échecs No 31.—J. B. L., Chs Viger, E. Huot, Montréal.  
Solutions justes des problèmes de Dames.—T. Brunet, fils, Lachine, 29; Nap. Brochu, Lévis, 29, 30; J. A. Bleau, Montréal, 29, 30.



# LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR QU'ÉRIT: RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,  
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX  
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS  
MAUX DE GORGE  
ENROUEMENT, ENGELURES,  
ENTORSES, FOULURES,  
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.  
En vente chez tous les pharmaciens, et  
marchands généraux, Prix, 50 cts. la bouteille.  
Envoyé par la maille sur réception du prix.  
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.  
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.



PRIX RÉDUITS

pour les

# Vacances de Paques

Les 14, 15 et 16 Avril 1892

DES BILLETS DE PASSAGE, DE 1ère CLASSE  
ALLER ET RETOUR seront émis entre toutes  
les stations. Port Arthur, Ont., Sault Ste-  
Marie, Ont. et Est, y compris tous les  
endroits au Canada, sur l'Intercolonial et le  
Michigan Central. Ainsi qu'à Détroit Mic.  
au PRIX D'UN SEUL PASSAGE, billets bons  
jusqu'au 19 avril 1892.

LES PROFESSEURS ET ELEVES  
des écoles et collèges obtiendront des bil-  
lets à prix réduits, du 1er au 15 avril, sur  
présentation de certificats authentiques  
signés par le directeur de l'établissement.  
Retour valable jusqu'au 9 mai 1892.

Pour autres renseignements s'adresser  
aux agents de billets sur le Pacifique Can.

BUREAU des BILLETS à Montréal

266, RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

**KEEP YOUR EYE AND ON THIS**

**"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE**

Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 3c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR 32. SEND to CREELEMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

**Saint-Nicolas**, Journal illustré pour gar-  
çons et filles, paraissant le  
samedi de chaque semaine. Les abonnements  
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris  
et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10  
fr.; Union postale, un an: 30 fr.; six mois:  
15 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave  
16 rue, Paris (France)

**Le Musée des Familles**, publication bi-  
mensuelle Conditions d'abonnement: Un an (à par-  
tir du 1er janvier 1892): Paris, 14 francs.  
Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adres-  
ser à la librairie Ch. Delagrave 16 rue, ul  
Got, Paris (France)

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

NOUVELLES MARCHANDISES

de notre

**Importation du Printemps**

**HABILLEMENTS POUR GARÇONS :**

Ce département est une de nos spécialités, par lequel nous n'avons rien à arguer pour en faire un des plus complets que vous trouverez en ville.

**HABILLEMENTS EN SERGE :**

Bleu-marin avec garnitures en renard, depuis 75 cents.

**HABILLEMENTS EN TWEED :**

Fantaisie. Nouveaux dessins, depuis \$1.20.

**GRAND CHOIX :**

De cravattes et drap et en tweed pour fillettes et garçons, à bon marché, depuis 20, 25, 33, 50 et 75c.  
Tourmailes en velours et serge pour appareiller nos habillements. Dans toutes les grandeurs depuis 40 à 75c.

**JOHN MURPHY & CIE**

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

**LE GRAND TRONC**

**ARRANGEMENTS POUR LA  
VACANCE DE PAQUES**

Des billets de retour seront émis au prix de

*Un seul bil et de première classe*

Les 14, 15 et 16 Avril

bons pour le retour jusqu'au 19 avril 1892, entre tous les points du réseau de la compagnie.

Pour les **ETUDIANTS ET PROFESSEURS**, des billets de retour seront émis aussi, au prix d'un billet d'aller et un tiers, depuis le premier avril jusqu'au 15 inclusivement, sur présentation de certificats signés par le principal de l'école. Ces billets seront bons pour le retour jusqu'au 9 mai 1892.

On peut obtenir des informations complètes de l'un des agents de la compagnie, et à Montréal aux bureaux des billets à la gare Beauveventure et au No 143, rue Saint-Jacques.

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

**SAVONS MEDICAUX**

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception au prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES  
Saint-Eustache, P.Q.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente chez les principaux pharmaciens, épiciers, et en gros et en détail à la **CIE MINERALE ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal.

**HAUT TEMOIGNAGE, Eau Minérale St-Leon**

MESSEURS,

Je prends plaisir de déclarer que depuis que je suis à Québec j'ai fait usage de l'Eau Minérale de St-Léon, avec beaucoup d'efficacité, pour les douleurs rhumatismales et l'indigestion, dont il m'est arrivé de souffrir depuis plusieurs années. J'ai aussi fait usage de plusieurs autres sortes de médicaments mais sans obtenir de résultat. Je continue encore l'usage de votre eau renommée que je recommande beaucoup à ceux qui auraient à souffrir des mêmes maladies.

**THEODORE W. DOWNS**

Consul des Etats-Unis, Québec.

13217



nourriture, un breuvage, une médecine, le

**Johnston's Fluid Beef**

a une triple utilité

A la fois thé de bœuf, tonique stimulant et tenant lieu de la viande.

*A. P. Bourdeau*

97—RUE SAINT-LAURENT—97

Importateur des célèbres chapeaux :

Lincoln Bennett, Wilkinson, Carrington, Marshland, Christie, Woodhams, Sutton et Torkington.

**DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER**

Le Célèbre

**CHOCOLAT  
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$1,200,000
Actif actuel de.....	1,550,000
Revenu pour l'année 1891.....	1,800,000

**J. H. ROUTH & FILS**, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences.

**GARDEZ**

**VOTRE**

**POUDRE**

**SECHE**

Jusqu'à ce que vous vous en serviez ; alors, suivez les directions sur l'enveloppe et vous verrez si la

**LESSIVE PHENIX**

ne fait pas des merveilles ; elle fera tout ce qui peut se faire concernant le lavage des habits, et ce, mieux et plus vite que tout autre article au monde. Elle épargne la moitié des dépenses que vous faites pour du savon.

**VENDEE PAR TOUS LES EPICIERS**

**PIANOS ET ORGUES**

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



Seul importateur des Pianos  
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et  
des Orgues Eoliennes, Peloubet et  
Dominion.



DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 35 cts à bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
117 rue St-Jacques

**AVEZ-VOUS BESOIN  
D'UN TONIQUE?  
PRENEZ LES  
AMERS INDIGENES**

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

**BAUME NASAL**

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

**SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.**

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs redoutables maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaises haleines, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50c. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

**CATARRHE**

NE FAILLIT  
JAMAIS  
GUÉRIT  
RHUME  
DE  
CERVEAU  
ET